

Chapitre 1. Vie et œuvre de Marie-Dominique Chenu

1.0. INTRODUCTION

Dans son opuscule *Une école de théologie : Le Saulchoir*, le Père Chenu exhorte en somme les lecteurs qui veulent saisir ce qu'a construit saint Thomas d'Aquin à visiter d'abord son atelier, sa carrière, à examiner la forme de ses outils²², avant de s'élancer dans l'étude de sa pensée. C'est que nous voulons faire la même chose dans ce chapitre au sujet du Père Chenu pour bien saisir le fondement de son discours théologique.

Comme le titre l'indique, ce chapitre veut montrer le cheminement spirituel et théologique suivi par le Père Chenu, en essayant de le situer dans le contexte théologique de son temps, c'est-à-dire que nous voulons cerner quelle est la structure mentale de Chenu et du milieu dans lequel il a évolué. L'évolution des idées est liée aux expériences. Une pensée est liée au vécu des gens. Nous essayerons de présenter la vie de notre auteur en procédant à partir des étapes de sa vie, en intégrant des faits et des périodes claires au cours desquelles une certaine prise de conscience de sa théologie a été observée.

En effet, être sensible à la vie et à l'histoire de Chenu, c'est être sensible aux influences et aux variations observées dans son activité théologique. Car Marie-Dominique Chenu n'est pas un aérolite. Sa théologie n'est donc pas tombée du ciel. Le Père Chenu est partie prenante d'une période d'histoire du catholicisme français de grande envergure. Ainsi, il nous semble indispensable de prendre connaissance d'un certain nombre de faits qui renvoient à ce monde que le Père Chenu interroge et dans lequel il s'efforce de discerner la présence de Dieu. Ne dit-on pas qu'« on déchire toujours le présent à la lumière du passé » ?

Pour mieux orienter notre recherche sur la vie et l'œuvre du Père Chenu, nous avons dû recourir à ses propres écrits et interviews. Le Père Chenu n'était pas avare de mots. Qui d'autre que Chenu lui-même peut mieux nous ouvrir les portes de son cœur ? Ainsi, les principales informations sur ce chapitre trouvent leurs sources dans *Jacques Duquesne interroge le Père Chenu. Un théologien en liberté*²³ et de *Le Père Chenu. La liberté dans la*

²². Cf. M.-D. CHENU, *Une école de théologie : Le Saulchoir*, Paris, Cerf, 1985, p. 169.

²³. Paris, Centurion, 1975, 201 p. Cet ouvrage sera désigné par *Un théologien en liberté*.

*foi*²⁴. Ces deux ouvrages ont l'avantage de nous présenter un aperçu complet sur la vie, la pensée et l'œuvre de Chenu. À côté de ces précieuses sources d'informations, *L'hommage différé au Père Chenu*²⁵ est aussi un recueil d'informations intéressant, car il reflète l'infinie diversité du peuple chrétien qui, à partir des témoignages concrets, nous aide à mieux comprendre comment le « mythe Chenu » est né à l'intérieur de sa famille religieuse et de l'Église universelle.

Enfin, ce chapitre comprend deux parties : d'une part sa vie, et d'autre part son œuvre. En effet, connaître sa vie et le fonctionnement de la société qui l'a vu naître nous permet de prendre conscience et de comprendre certains de ses choix devant les événements de son temps. Il n'est pas inutile de planter le décor pour mieux comprendre la suite du travail. Les traits de caractère d'une personne peuvent avoir une certaine influence sur sa manière de penser et d'écrire.

1.1. VOCATION ET ITINÉRAIRE DE MARIE-DOMINIQUE CHENU

1.1.1. ENFANCE ET VOCATION DE MARCEL CHENU (1895-1912)

Marcel Chenu est né le 7 janvier 1895 à Soisy-sur-Seine, village voisin du lieu où, plus tard, par une curieuse coïncidence, allait se réinstaller le couvent d'études des dominicains, plus précisément à Etiolles, près de Paris²⁶. Après l'école primaire à Bièvres, près de Versailles, il entra au collège catholique de Grandchamp où il fit toutes ses études secondaires. Ses parents, qui avaient pratiqué la meunerie dans la vallée du Dourdan, étaient venus, après un revers de fortune, s'établir comme boulangers à Soisy. Par la suite, ils

²⁴. Textes choisis et présentés par Olivier de La Brosse, Paris, Cerf, 1969, 247 p. Pour citer l'ouvrage, nous écrivons *La liberté dans la foi*.

²⁵. Introduction de C. Geffré, Paris, Cerf, 1990, 270 p.

²⁶. Le *Studium* général fut reconstitué à Flavigny en 1865. Le Frère Ambroise Gardeil en devint le régent. En 1903, la persécution religieuse qui sévissait en France avait favorisé la spoliation de la plupart des couvents. Dès lors, le noviciat et les études des Dominicains étaient transférés en Belgique au lieu dit Le Saulchoir de Kain en 1904. Le Saulchoir ouvrit ses portes aux Frères étudiants en 1905 (cf. É. FOUILLOUX, *Le Saulchoir en procès* (1937-1942), dans M.-D. CHENU, *Une école de théologie : Le Saulchoir*, Paris, Cerf, 1985, p. 37). La Révolution avait été fatale à l'enseignement des Ordres religieux comme à l'ancienne Université de Paris elle-même. « Les *studia generalia* et universités se reformèrent de manières très diverses selon les circonstances et les milieux, à moins qu'ils ne prolongeassent leurs routines dans les cadres sans vie de leur antique gloire », écrit le Père Chenu (M.-D. CHENU, *Une école de théologie : Le Saulchoir*, édition de 1985, p. 99).

s'étaient lancés dans la métallurgie, créant une fabrique de scies à ruban, qui existe toujours sous la marque « Alligator »²⁷.

Mais Marcel n'a pas du tout vécu auprès de ses parents. Très tôt, il s'attachera à ses grands-parents maternels qui étaient instituteurs publics à Bièvres. Ceux-ci jouissaient d'un grand crédit dans le village, au plan municipal comme à celui de la paroisse. Ainsi, la première influence sur la vie de Chenu sera celle de sa grand-mère. En effet, c'est son avis qui prévalut, lorsque ses parents, après l'avoir envoyé à l'école maternelle et à la communale de Soisy, lui firent commencer ses études secondaires au Petit Séminaire de Versailles, où il entra en classe de sixième à l'âge de neuf ans et demi, soit en 1904-1905.

Déjà à cette époque Marcel Chenu se distingua de ses camarades par son tempérament fort contestataire et son érudition. Il l'écrit lui-même en ces termes : « Je me rappelle que j'étais plus fort en grec qu'en latin, alors que je devais, par la suite, passer des années à lire et à copier de vieux textes latins. J'étais particulièrement doué pour les mathématiques, où j'étais devenu répétiteur de mes camarades ; vous le voyez, j'aurais aussi bien pu devenir un technicien. J'avais aussi une solide réputation de chahuteur qui ne semblait pas me prédisposer pour une vie conventuelle »²⁸.

Marcel Chenu aurait-il eu de l'admiration pour l'ordre des chartreux²⁹? Il est vraiment difficile de le prouver. Mais on pourrait affirmer que Marcel n'avait pas la vocation sacerdotale. Il voulait plutôt devenir religieux. Cependant, une influence discrète que le frère Marie-Ceslas Lavergne (1885-1970) exerça sans doute sur le jeune homme le persuadera d'opter pour la vie dominicaine³⁰. Futur disciple du Père Lagrange et traducteur de sa synopse évangélique grecque, Lavergne fut un des aînés de Chenu au collège. Par amitié, il l'avait invité à sa prise d'habit (1910) au Saulchoir, en Belgique. Ils y restèrent deux jours et Chenu fut pris³¹. Au couvent, la belle liturgie qui s'articulait avec une vie d'études et une discipline de communauté séduisirent le petit hôte du Saulchoir. Pour lui permettre de mûrir un peu, on l'accepta pour une année au Grand Séminaire de Versailles au cours de l'année académique

²⁷. M.-D. CHENU, *La liberté dans la foi*, 1969, p. 23.

²⁸. IDEM, *Vérité et liberté dans la foi du croyant*, 1959, p. 112.

²⁹. Cf. A. DUVAL, *Présentation biographique de M.-D. Chenu par ses œuvres essentielles*, dans *Marie-Dominique Chenu. Moyen-Âge et modernité*, p. 13. Le Père V. Cosmao, l'un des derniers prieurs du Père Chenu, nous a confirmé cette information lors de notre séjour au couvent Saint-Jacques en avril 2004. Cf. *Une confidence du Père Chenu*, dans *VS* (novembre-décembre 1993), p. 757-759.

³⁰. Cf. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 25-27.

³¹. Selon le Père A. Duval le premier attrait religieux du Frère Chenu remonterait à novembre 1911, lors d'une visite au Saulchoir qui fut vécue par le jeune Marcel comme un « coup de foudre » (cf. A. DUVAL, *a.c.*, p. 13).

1912-1913³². C'est alors qu'il comprendra qu'être religieux dominicain impliquait d'être prêtre. Il nous semble qu'au départ de sa vocation, la vie cléricale ne l'intéressait que peu, ou presque pas.

Il est important de préciser que déjà à cet âge Chenu avait horreur d'une formation cléricale. Sa grand-mère voulait une formation ouverte pour son gamin. C'est ainsi qu'elle l'enverra au collège catholique de Grandchamp, car cette maison de formation restait ouverte à tous. Chenu s'y plaisait beaucoup. De plus, Le Saulchoir n'est pas un monastère. C'est un couvent d'études. Ainsi, la vie contemplative du Saulchoir, alimentée d'études et exprimée dans l'office liturgique, séduira pour toujours Marcel Chenu. Désormais, sa décision est prise. Il se confie à J. Duquesne en ces termes : « La liturgie n'a pas valeur en soi, à part ; elle est intégrée. Je n'ai jamais eu la tentation d'entrer chez les moines. Les dominicains ne sont pas des moines, mais un ordre mendiant »³³.

À l'automne 1913, il prit le chemin du noviciat des frères prêcheurs à Kain-la-Tombe, dans les faubourgs de Tournai en Belgique³⁴. Le lieu était tranquille, à coup sûr, propice au travail silencieux et à la vie intellectuelle. Le charme du Saulchoir eut raison du jeune novice qui, du reste, aura sans doute du mal à s'en séparer.

Marcel Chenu avait dix-huit ans quand, le 7 septembre 1913, il entra chez les dominicains ; n'est-ce pas la vie contemplative qu'il voulait justement y trouver ? Selon Y. Congar, « le Père Chenu a écrit qu'il était entré dans l'Ordre de Saint-Dominique pour trouver la vie contemplative. Aussi totalement ouvert aux hommes, ouvert au monde, il était intensément homme de méditation »³⁵. C'est à partir de là, et avec cette ressource magnifique, que Chenu sera présent aux hommes et à leurs questions. Le 1^{er} décembre 1914, Marcel Chenu prononça ses premiers vœux dans l'ordre des frères prêcheurs. Il prit alors le nom de Frère

³². On pourrait justifier cette entrée au Grand Séminaire par le fait que le noviciat avait fermé ses portes, peut-être par peur de l'invasion allemande. Il est important de souligner que nous sommes ici au seuil de la Première Guerre mondiale. Pour se protéger, la plupart de Frères étudiants avaient été envoyés dans différentes maisons de formation en France ou ailleurs.

³³. *Ibidem*, p 27. Il y aurait deux portes d'entrée chez saint Dominique : l'engagement apostolique et la vie contemplative. Pourrait-on affirmer que Marcel-Léon Chenu avait déjà perçu à cette époque la différence qui existe entre l'ordre des frères prêcheurs et les chartreux ? Il nous semble que l'engagement apostolique et la contemplation furent déterminants dans les choix théologiques qu'il fera par la suite (cf. son interview avec J.-P. MANIGNE, dans *L'actualité religieuse dans le monde* 49 (15 octobre 1987), p. 32).

³⁴. Kain est une tranquille petite cité wallonne, aux maisons de briques roses à toit d'ardoises, avec des haies bien taillées comme celles d'un village anglais. Poiriers et pruniers aux fleurs blanches bordent la route sablée – une drève disent les belges –, qui mène à cet ancien couvent de moniales cisterciennes. Un boqueteau de saules, à l'orée du parc, avait fait nommer ce couvent « Le Saulchoir ».

³⁵. Y. CONGAR, *Le frère que j'ai connu*, dans *L'hommage différé au Père*, Paris, Cerf, 1990, p. 239.

Marie-Dominique Chenu. Telle était son attente. Ceux qui ne connaissent que le médiéviste ou le pasteur négligent l'animation profonde de l'homme qui confesse: « La contemplation est la terre nutritive de la théologie comme de l'apostolat »³⁶.

Cette attente n'aurait peut-être pas été atteinte si Frère Marie-Dominique Chenu n'avait pas eu une mauvaise santé pendant son enfance. Car, comme la plupart des jeunes Français de son âge, Marie-Dominique Chenu voulait servir sous le drapeau et défendre la France contre l'invasion allemande. Néanmoins, la précarité de sa santé a dû lui donner l'occasion de retrouver une ouverture avec un « monde un peu particulier », selon ses propres termes : celui de Rome³⁷.

1.1.2. FORMATION ROMAINE ET PREMIÈRES ASPIRATIONS DE CHENU (1914-1920)

Comme il fallait évacuer Le Saulchoir après que les Allemands eurent envahi la Belgique, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome pour y suivre les cours de philosophie, de théologie, d'histoire et d'exégèse à l'*Angelicum*³⁸ qui partageait alors avec la Curie générale des frères prêcheurs, le couvent de la *Via San Vitale*.

Les six années romaines allaient permettre au Frère Marie-Dominique Chenu de se familiariser avec le climat très spécial de Rome. Il y connut deux maîtres généraux, le Père Cornier (mort en 1916) et le Père Theissling (1916-1925). Plus tard il fera la connaissance du Père Lehu³⁹, assistant pour les provinces françaises, qui lui fit découvrir, au cours de nombreuses visites ou promenades, et par quelques confidences, les rouages de l'administration vaticane – le Père Chenu dit plutôt « l'appareil »⁴⁰.

Il ne faut pas oublier que l'Église catholique baignait alors en pleine crise moderniste. Une véritable « terreur blanche » régnait dans la Rome de la fin du pontificat de Pie X. Il fallait bien pour ce jeune étudiant un éveilleur qui l'initiait à se protéger contre ce redoutable « appareil ». Frère Marie-Dominique Chenu raconte lui-même que c'est le Père Lehu qui a

³⁶. Chenu restera toujours méditatif et contemplatif, alors même qu'avec le temps il est devenu, comme on dit, un théologien « engagé ».

³⁷. Cf. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 29 ; cf. aussi l'Introduction de C. GEFFRÉ, dans *L'hommage différé au Père Chenu*, Paris, Cerf, 1990, p. VII.

³⁸. Le Collège Angélique, ou *Angelicum*, fondé par Grégoire XIII en 1580, devenu en 1909 Institut Pontifical, a pris en 1963 le titre d'Université Pontificale Saint-Thomas-d'Aquin.

³⁹. Selon Chenu, le Père Lehu était en réalité celui qui gouvernait l'ordre des dominicains à cette époque, car le maître général était souvent absent. Bien que membre du Saint-Office, il sut sauvegarder sa liberté. Ce fut le Père Lehu qui sauva Lagrange dans ses déboires avec Rome.

⁴⁰. Le fonctionnement de cet appareil aurait-il donné au jeune religieux un dégoût de Rome ?

fait son éducation romaine : « Il s'était attaché à moi, peut-être parce que j'étais le petit dernier qui venait d'arriver. Le dimanche il me prenait avec lui pour visiter Rome ; pendant nos promenades, il me racontait tout cela. Avec discrétion bien sûr ; mais aussi avec une grande franchise »⁴¹.

En effet, le Père Lehu l'avait habitué à observer les querelles mesquines des écoles romaines et la lourdeur de la bureaucratie vaticane avec humour, quoique non sans tristesse. Chenu l'affirme : « À l'époque, déjà, il avait été conduit à me soutenir, parce que j'avais des ennuis à l'*Angelicum* »⁴². Il s'avère important de souligner que l'*Angelicum* qui accueillit Frère Marie-Dominique Chenu était un couvent proche de l'Action française. C'était donc le rempart des thomistes intégristes. On y enseignait le thomisme le plus officiel. Ce couvent dominicain était très proche des positions de la Curie romaine.

Le 24 juin 1914, par le *motu proprio Doctoris Angelici*, Pie X venait de demander à toutes les écoles de philosophie d'enseigner les principes et les grands points de la doctrine de saint Thomas. Le 27 juillet 1914, la Congrégation des études, l'instance de contrôle de l'enseignement supérieur de la théologie, publiait et voulait imposer une liste de vingt-quatre thèses⁴³, qui étaient considérées comme résumant l'enseignement de saint Thomas, à tous les candidats au doctorat en théologie. Cette procédure laissa un goût amer à l'étudiant français qui vit en cela « l'un des plus fâcheux abus du pouvoir magistériel de l'Église, introduisant ses contraintes jusque dans l'élaboration scolastique d'une théologie »⁴⁴. Ainsi, les professeurs dominicains de l'*Angelicum* admirent, contrairement à une interprétation plus nuancée des jésuites de la Grégorienne, que les vingt-quatre thèses thomistes publiées par la Congrégation des études, étaient une base d'enseignement obligatoire pour toute l'Église. Chenu souffrit beaucoup de l'attitude de ses confrères qui furent favorables à un modèle pré-établi en théologie.

Néanmoins, son ouverture d'esprit l'aidera à voir aussi ce qui se passait chez les jésuites, à l'Université grégorienne. Parmi les professeurs jésuites qui avait retenu son attention figurait le cardinal Billot. Chenu avait beaucoup étudié ses ouvrages. Malgré cela, la théologie de ce thomiste ne l'impressionna guère. Il en donne lui-même les raisons : « Billot était un théologien de grande classe, mais il était enclos dans un secteur de la théologie en

⁴¹. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 35.

⁴². *Ibidem*, p. 35.

⁴³. Les vingt-quatre thèses furent rédigées par un certain jésuite, Mattiussi. Pour être docteur, et éventuellement enseigner dans l'Église, il fallait les accepter.

⁴⁴. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 30-31.

ignorant superbement tous les autres. Cantonné à un secteur, il devenait sectaire, au sens étymologique du mot. Il était très intelligent, mais son intellectualisme le rendait fort peu sensible aux voies irrationnelles du mystère de la foi. Il énonçait le mystère dans une articulation purement intellectuelle, au-delà de toute expérience personnelle. Avec cela, tout à fait étranger aux résultats de l'histoire : il n'acceptait pas que l'ensemble de la théologie soit lié à l'histoire »⁴⁵.

Marie-Dominique Chenu découvrit peu à peu que certains professeurs romains, tant de l'*Angelicum* que de la Grégorienne, attachaient peu ou presque pas d'importance au message évangélique. Ainsi, leur théologie sortait la pensée de saint Thomas de son contexte historique pour en faire une métaphysique sacrée. En effet, Chenu reproche à cette théologie d'accorder peu d'importance à l'historicité de l'économie chrétienne, mais aussi la faible référence à la Parole de Dieu et à l'expérience chrétienne. Elle impliquait à la base une théologie de la foi pré-établie par l'autorité conceptuelle et juridique, « sans aucune influence méthodologique du mystère qui est cependant son objet »⁴⁶.

Il s'en étonne : « Quand le pouvoir prend en charge un savoir pour s'en faire un instrument de gouvernement, c'est une manière de perversion. Dans mon ingénuité de jeune théologien, j'en étais choqué. Je ne voyais pas très bien où menaient toutes ces batailles »⁴⁷.

Ainsi donc, ni la conception du thomisme ni la méthode dogmatique des professeurs romains ne semblaient apprivoiser le brillant étudiant. Mais, à cette époque, la pointe de la recherche, le pôle de la liberté, se situaient plutôt du côté de l'exégèse. Ainsi, bien que minoritaires à Rome, ce sont les exégètes qui exerceront une influence non négligeable sur Marie-Dominique Chenu. Écoutons-le nous expliquer lui-même comment l'exégèse lui tenait à cœur : « C'était un travail sur la Genèse. Pour le faire, j'avais donc adopté la méthode historique du Père Lagrange. Avant la séance, j'ai présenté mon projet d'exposé à mon professeur. C'était un disciple de Lagrange, mais, à ce moment-là, sous la pression du pouvoir, il n'osait plus le manifester. Quand il m'a rendu mon texte, j'ai constaté qu'il avait raturé tous les mots un peu pointus et multiplié les corrections à l'encre rouge. Je lui ai donc fait savoir que je ne lirais pas ce texte, devenu contraire à ma pensée »⁴⁸.

⁴⁵. *Ibidem*, p. 30. Attaché à l'Action française, le cardinal Billot a été privé de sa fonction de cardinal par Pie XI et mis de côté après la condamnation de ce mouvement.

⁴⁶. *Ibidem*, p. 31.

⁴⁷. *Ibidem*, p. 31.

⁴⁸. *Ibidem*, p. 31.

C'est important de remarquer que c'est la « méthode historique » qui fascina tant Frère Chenu. Nous n'affirmons pas pour autant que l'interprétation des textes bibliques proprement dite le laissait indifférent. La méthode historique, il en avait déjà eu vent au Saulchoir avant d'aller à Rome : « Quand je suis allé à Rome, souligne-t-il, je suis rentré à fond dans cette méthode. Par instinct, j'étais déjà historien sans le savoir »⁴⁹.

En effet, c'est en participant aux cours de certains exégètes que Chenu découvrira que la Parole de Dieu est dans l'histoire, et qu'entrer dans l'histoire est un moyen d'atteindre la Parole de Dieu. Or une telle conception fut considérée dans certains milieux à Rome, comme « suspecte de rationalisme »⁵⁰. Son intérêt pour la méthode historique et son admiration pour le Père Lagrange frôlaient la provocation pour ses professeurs romains⁵¹. À Rome, Lagrange était suspect, parce qu'il était le promoteur de la « méthode historique ».

Pourtant, Chenu savait qu'il était à Rome pour apprendre. Il se fit adopter par le Père R. Garrigou-Lagrange comme l'un de ses meilleurs étudiants. Cet éminent professeur était imprégné de scolastique wolffienne. Selon Chenu, Garrigou-Lagrange affichait « une candide ignorance de l'histoire »⁵². Il était l'un de ces thomistes monolithiques dont Frère Marie-Dominique Chenu reçut l'enseignement.

Docteur romain d'une pensée catholique intransigeante où l'ordre métaphysique rejoignait l'Action française, le Père Garrigou-Lagrange attirait une foule de jeunes à ses cours et à ses conférences par son éloquence et son enseignement⁵³. Chenu reconnaît en avoir beaucoup profité. Chenu dut à ce professeur une vision ferme de surnaturalité de la foi, principe de la théologie : vision qu'il compléta bientôt par le sens de la condition humaine, rationnelle et historique de la foi. Il a eu l'éveil de la foi grâce au Père Reginald Schultes (1873-1928). Ces deux valeurs – surnaturalité et historicité – furent décisives dans la réflexion que le jeune théologien poursuivit dès lors. Il réussit habilement à marier les deux valeurs dans sa thèse – contre la volonté de son promoteur, Garrigou-Lagrange – en utilisant les concepts de « psychologie » et de « contemplation ». *Analyse psychologique et théologique de la contemplation*, tel fut le sujet de la thèse qu'il soutiendra en juillet 1920, après qu'il eut reçu les ordres l'année précédente, plus précisément le 19 avril 1919.

⁴⁹. *Ibidem*, p. 36.

⁵⁰. *Ibidem*, p. 36.

⁵¹. Son professeur d'exégèse, d'origine irlandaise, sera même écarté de l'enseignement pour avoir sympathisé avec le goût un peu exagéré de l'étudiant pour la méthode historique.

⁵². M.-D. CHENU, *La liberté dans la foi*, 1969, p. 30.

⁵³. Cf. IDEM, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 38.

Professeur de théologie fondamentale – théologie des fondements de la foi et nature de la théologie –, Garrigou-Lagrange fut effarouché par ce sujet. Le choix du titre de la thèse de son étudiant posa problème, bien que l'argument théologique de l'étudiant lui plût beaucoup. Lui qui avait pour domaines de prédilection la théologie spirituelle et la métaphysique, il perçut mal l'introduction de l'analyse psychologique dans un phénomène qui, de soi, est *surnaturel*. Le maître et le disciple ne se mirent presque jamais d'accord sur l'application de la méthode historique en théologie. Selon son disciple, Garrigou-Lagrange était étranger à l'histoire, parce qu'on ne peut pas déduire métaphysiquement les événements historiques – telle que l'Incarnation – à partir de Dieu⁵⁴.

Cependant, l'opposition de vue ne réussit pas à séparer les deux fils de saint Dominique qui eurent de l'estime l'un pour l'autre. Garrigou-Lagrange ne cachait pas son amitié pour Marie-Dominique Chenu.

C'est ainsi qu'à la fin de la formation romaine de Chenu, il demanda l'avis du recteur de l'*Angelicum* afin de garder le Père Chenu près de lui à Rome comme son maître-assistant. Le Père Chenu déclina délicatement l'offre, à la grande déception de son maître qui ne le lui pardonnera jamais⁵⁵. Le choix de Marie-Dominique Chenu était plus que clair. Il le déclare : « Et moi, qui avais déjà passé un an au Saulchoir et avais été séduit, je sentais qu'il me fallait y aller. J'ai donc opté pour le Saulchoir, contre Rome. Si j'avais fait le contraire, je serais peut-être cardinal maintenant⁵⁶! »

Rome ne réussit pas à combler les aspirations de Marie-Dominique Chenu. C'est donc avec déception qu'il quittera ce milieu en 1920. Il était accablé de constater qu'à Rome, capitale du christianisme, certains milieux universitaires et vaticans ne s'intéressaient que peu, ou presque pas, aux événements tragiques qui se passaient en France. En dépit de la crise économique qui sévissait aussi en Italie, le Père Chenu constatait que les bureaux de la Curie romaine continuaient à se lancer dans « une controverse scolastique et autoritaire... sans

⁵⁴. *Ibidem*, p. 39.

⁵⁵. Ancien professeur du Saulchoir, le Père Garrigou-Lagrange « était complètement étranger à l'histoire » (M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 38 ; cf. L.-J. BATAILLON, *Le Père M.-D. Chenu et la théologie du Moyen-Âge*, dans *RSPT* 75 (1991), p. 449). Il nous semble que cela ait été l'un des motifs qui le fera partir du Saulchoir qui, lui, est resté ouvert à la méthode historique. Y voyait-il des germes du modernisme ? Peut-être. Mais il vécut le retour de son disciple au Saulchoir comme une trahison et une humiliation. Rappelons que Chenu fut envoyé à Rome à cause de la guerre en France et en Belgique.

⁵⁶. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 39.

attention au drame des hommes... enfermés qu'ils étaient dans leur orthodoxie. Le thomisme devenait pour eux une « super-orthodoxie »⁵⁷. Marie-Dominique le vécut péniblement.

Bref, le séjour romain du Père Chenu lui permit de produire un cadre adéquat pour sa pensée. Il lui fit prendre conscience du fait que la théologie ne doit pas s'attarder à « une controverse mesquine et stérile ». À Rome, les événements apprirent aussi au Père Chenu que la théologie doit s'enraciner dans la profondeur même des questions et des drames des hommes de notre temps. C'est donc à Rome que Marie-Dominique Chenu prendra conscience de la place que doivent occuper la Parole de Dieu, la foi et l'expérience quotidienne des hommes – l'histoire – dans le processus théologique, au détriment de l'autoritarisme et du juridisme conceptuels des instances romaines. Parole de Dieu, foi et histoire : c'est le bagage théologique que Chenu emportera de la ville éternelle, Rome.

1.1.3. MARIE-DOMINIQUE CHENU À L'ÉCOLE DE LA THÉOLOGIE : LE SAULCHOIR (1921-1942)

1.1.3.1. Le Saulchoir : temple de la pensée et de l'animation sociale

« Il était une école de sagesse, ce Saulchoir des premières années 30, là-bas auprès de son étang, dans la lumière veloutée de son atmosphère belge. Nos maîtres souffraient de travailler loin d'un grand centre intellectuel. Ils avaient la magnanimité de répondre à leur vocation : tendre à faire pour notre siècle rien de moins que ce qu'avaient réussi à faire les jacobins du 13^{ème} siècle pour le leur »⁵⁸. Cette déclaration nostalgique d'un ancien étudiant de cette époque évoque combien étudiants et professeurs y trouvèrent un climat privilégié de travail intellectuel et de vie religieuse.

Le Père Vallée en fut le premier prieur. Le site a conquis certains visiteurs. D'autres n'ont gardé le souvenir que d'une grande plaine des betteraves. Décor banal ou romantique, selon les goûts et les jugements, mais important pour une inspiration théologique profonde.

À l'époque où les dominicains s'installèrent à Kain, il se produisit en France, et un peu partout dans le monde, un admirable essor intellectuel, dont l'une des plus sûres garanties fut, avec le renouveau des méthodes de travail, le souci de donner à l'enseignement supérieur son véritable statut. Le Saulchoir entendait vivre les réformes néo-thomistes initiées par

⁵⁷. *Ibidem*, p. 32.

⁵⁸. Cf. R. RÉGAMEY, *Une école de sagesse*, dans *L'Hommage différé au Père Chenu*, Introduction de C. Geffré, Paris, Cerf, 1990, p. 184.

Léon XIII. En fait ces réformes encourageaient différents intellectuels catholiques à s'inspirer du modèle de saint Thomas dans leur recherche⁵⁹.

Les dominicains possédaient au début du 20^{ème} siècle deux grands centres d'études, où grâce à un personnel qualifié et à l'équipement scientifique requis, se formait l'élite des professeurs destinés à constituer les cadres des autres maisons dans les différentes nations. Elles ont titre et rang de facultés, en philosophie et en théologie, et confèrent des diplômes reconnus dans les universités catholiques. Ce sont, à Rome, l'*Angelicum* et, en France, le couvent Saint-Jacques, qui sera transféré en Belgique au cours de l'année 1904-1905⁶⁰. L'une et l'autre maison eurent les mêmes statuts et programmes. Leur doctrine philosophique et religieuse fut puisée aux mêmes sources, non seulement à l'intérieur de l'orthodoxie catholique, mais dans une tradition qui remonte à l'un des maîtres de la pensée chrétienne, à saint Thomas d'Aquin⁶¹.

Le couvent Saint-Jacques se rattache historiquement à la fondation même de l'Université de Paris⁶², dans le premier tiers du 13^{ème} siècle. Les diverses écoles alors en exercice, lettres, philosophie, droit, théologie, se fédéraient en une *universitas magistrorum et studentium*⁶³, où chaque collège, relativement autonome administrativement et spirituellement, était « animé du même esprit d'initiative et de la même volonté de progrès, travaillé

⁵⁹. Cf. *ibidem*, p. 112.

⁶⁰. À ces deux maisons s'ajoutent l'École biblique et archéologique française de Jérusalem du Père Lagrange – spécialisée en études bibliques et orientales – ; et à Fribourg en Suisse, une Faculté internationale de théologie, qui est une faculté d'État.

⁶¹. L'ordre des prêcheurs s'identifia avec saint Thomas, dont il portera par après les ressources et l'esprit. Aussi lorsque, peu après sa mort, les attaques dont il avait été l'objet de son vivant, l'emportèrent officiellement et que sa doctrine fut visée dans la condamnation massive de 1277, l'ordre prit publiquement position, défendant ainsi plus que l'un des siens, mais sa vie même, engagée qu'il est dans la doctrine de saint Thomas. L'école thomiste trouve là sa grandeur (cf. *Un théologien en liberté*, p. 106).

⁶². L'Université de Paris, autour des années 1200, est devenue l'école des écoles. Dès le dernier tiers du 12^{ème} siècle, elle devint la conseillère des princes et des prélats.

⁶³. "L'université d'études, dans laquelle se groupent spontanément ces écoles, est l'un des corps de la ville nouvelle, à l'instar des corps de métiers ; elle y constitue une entité juridique collective, capable de traiter au nom de la profession, ainsi élevée au rang d'un 'office' dans la cité ; elle a le droit d'organiser sa vie à sa guise, jusque dans sa propre police, pourvu qu'elle ménage les droits de la collectivité supérieure. Ayant directement pour objet les valeurs intellectuelles et culturelles, elle tend même à déborder le cadre de la cité ou à procurer ses conseils aux politiques, dans le juste sentiment de sa dignité universelle. La théologie renouvelle là, avec ses perspectives, ses méthodes, sans détriment pour sa dignité, mais dans le respect des disciplines profanes ; et ses maîtres, eux aussi, constitués en corporation, ont dans l'Église une fonction qualifiée et reconnue, en marge du magistère hiérarchique" (M.-D. CHENU, *Le couvent Saint-Jacques et les deux Renaissances du XIII^e et du XVI^e siècles*, s.d., p. 8).

par la même émulation... L'émancipation intellectuelle s'insérera dans l'émancipation sociale. C'est l'étoffe du grand siècle dans la chrétienté médiévale »⁶⁴.

Les progrès du 13^{ème} siècle furent cependant commandés en bonne part par les circonstances, depuis l'intervention de traducteurs compétents jusqu'aux imprévisibles hasards d'une heureuse découverte. Ainsi Platon et les néoplatoniciens constituèrent longtemps le seul capital accessible; Aristote ne fut connu que lentement, par étapes improvisées et peu cohérentes. Au moment où se mettent à l'œuvre les prêcheurs de Saint-Jacques, deux circonstances majeures accélèrent conjointement et élargissent cet essor. Les croisades d'une part, et d'autre part des rapports réguliers avec Constantinople, favorisés par une circulation économique et politique accrue, procurent aux Occidentaux des occasions d'une connaissance nouvelle de l'Orient méditerranéen et de ses trésors. À travers les épopées et les échecs de la croisade, une révélation se produit : les penseurs chrétiens découvrent que les diverses métaphysiques des philosophes arabes ont une densité rationnelle et religieuse capable de combler les attentes de beaucoup d'esprits occidentaux.

Ces contacts entre Arabes et Occidentaux favorisèrent une renaissance intellectuelle. Il a donc fallu être présent à son temps pour entrer dans ce nouveau monde de pensée. C'est comme un continent entier qui était découvert, tant en philosophie profane qu'en intelligence chrétienne, philosophie et intelligence étant solidaires d'ailleurs, et, dans cette solidarité, en opposition avec la théologie et la spiritualité latines. Il fallait s'attendre à de rudes affrontements, non sans péril, mais d'une étonnante fécondité⁶⁵.

Le Saulchoir considérait comme conforme à ce passé et comme essentiel à sa fonction, de poursuivre une double tâche : la formation générale qui mettait en œuvre pour l'ensemble des étudiants un capital doctrinal et une pédagogie traditionnelle d'une part, et le souci actif d'engager, selon le renouvellement des méthodes, la recherche originale que requièrent les problèmes posés en ces temps à l'esprit de l'homme dans les domaines de la pensée, de la science, de la civilisation et de la vie sociale, d'autre part. C'est là le programme de toute institution de haute culture, qui, sans cette curiosité permanente, céderait aux routines mortelles⁶⁶. C'est en particulier pour des philosophes chrétiens et des théologiens, la condition même de leur vitalité interne et de leur rayonnement religieux. Leur foi certes leur

⁶⁴. M.-D. CHENU, *Une école de théologie : Le Saulchoir*, édition de 1985, p. 96. Au Moyen Age, l'Église était devenue le support et la garante d'une société dont elle était alors la première bénéficiaire : c'est le régime de 'chrétienté' (cf. M.-D. CHENU, *Saint Thomas d'Aquin et la théologie*, 1959, p. 9).

⁶⁵. Cf. IDEM, *Le couvent Saint-Jacques et les deux Renaissances du XIII^e et du XVI^e siècle*, s.d., p. 6-8.

⁶⁶. Cf. G. ALBERIGO, *Christianisme en tant qu'histoire et « théologie confessante »*, dans M.-D. CHENU, *Une école de théologie : le Saulchoir*, Paris, Cerf, 1985, p. 16.

fait un devoir sacré d'être fidèle à la pleine orthodoxie de la révélation chrétienne. Cependant, c'est aussi cette même foi qui les incite à aborder avec franchise et sérénité les questions soulevées par la croissance de l'humanité, puisque c'est à cette humanité qu'est destinée la lumière de leur foi⁶⁷.

Tels furent précisément jadis l'ambition et le succès des premiers maîtres dominicains à l'Université de Paris qui présentèrent aux générations nouvelles des *Communes*, arrivées à la majorité sociale et culturelle hors le conservatisme de l'antique féodalité, un idéal de pensée, de vie personnelle de conduite politique, qui répondît aux exigences spirituelles et techniques de ce temps. Ce discernement conquérant s'affadira. Mais encore en plein 14^{ème} siècle, à l'heure où, dans la Renaissance, se renouvellent les problèmes et les méthodes, c'est sur les instances d'un maître de Saint-Jacques, Guillaume Petit⁶⁸, son confident, que François I invita Érasme à venir à Paris, et que les éditions des lettres nouvelles furent protégées contre l'obstruction des conservatismes.

Le Saulchoir revendiqua l'honneur et les charges de cette tradition. Pendant la première moitié du 20^{ème} siècle, il manifesta un intérêt permanent pour les problèmes philosophiques et religieux du moment qui hantaient les consciences personnelles comme les aspirations collectives. C'est ce dessein avoué qui le distingua des diverses maisons d'enseignement que possédèrent les dominicains dans le monde. C'est aussi cet esprit d'ouverture au monde qui lui donna sa physionomie en France, en liaison d'ailleurs avec l'essor des Facultés catholiques.

La confiance que le Saulchoir rencontra de plus en plus, non seulement dans le labeur scientifique, mais aussi auprès des jeunes mouvements catholiques dans la vie sociale, fut considérée comme un heureux critère de l'exactitude de sa position spirituelle. Le Père Chenu, souligne combien ce couvent studieux était ouvert à la vie contemporaine malgré sa constitution médiévale⁶⁹. Le Saulchoir fut, pour la recherche collective – mais minoritaire – de la mission en milieu ouvrier, un lieu de rencontre où se préparait une nouvelle forme de théologie qu'une certaine opinion trouvait *indigeste*⁷⁰.

⁶⁷. "C'est là que va naître la théologie, au-dedans de cette foi. Car, ainsi implantée dans mon être, la foi n'est évidemment pas comme un corps étranger dans l'organisme, comme un lot de propositions inertes dans mon esprit, dans mon 'cœur', dit l'Écriture" (M.-D. CHENU, *Saint Thomas d'Aquin et la théologie*, 1959, p. 35).

⁶⁸. Petit était un dominicain de Saint-Jacques. Conseiller privé du roi François I, il était l'un des chefs de la réforme religieuse et studieuse à Saint-Jacques. Fidèle disciple de saint Thomas, il avait grand souci du renouvellement de la théologie chrétienne par l'étude de l'Écriture et des Pères de l'Église.

⁶⁹. Cf. M.-D. CHENU, *Regard sur cinquante ans de vie religieuse*, 1990, p. 266.

⁷⁰. Cf. F. LEPRIEUR, *Quand Rome condamne. Dominicains et prêtres-ouvriers*, Paris, Cerf, 1989, p. 22-23.

Certes, le Saulchoir est à proximité de l'agglomération lilloise ainsi que du bassin minier du Borinage et de Charleroi. Mais cela ne suffit pas pour justifier ses nombreux contacts avec le monde des travailleurs de l'époque. En ce lieu d'échanges, en effet, se conjuguèrent une curiosité intellectuelle, une attention à l'histoire contemporaine façonnée par une fréquentation renouvelée des auteurs anciens et médiévaux, une approche dynamique de l'intelligence de la foi située en son époque⁷¹. Bref, s'imposait là, à travers son enseignement et ses revues, un style de théologie critique et historique, qui favorisa le développement de l'intuition théologique de Marie-Dominique Chenu.

1.1.3.2. Carrière de professeur du Père Chenu au Saulchoir (1920-1931)

Après ses études à Rome, le Père Marie-Dominique Chenu rejoignit l'équipe des professeurs du Saulchoir à Kain, le 30 août 1920. Son intégration ne se fit pas attendre et se passa sans heurts. Le nouveau professeur illustra l'école du Saulchoir comme professeur d'histoire des doctrines⁷², faisant porter son effort sur le Moyen Age occidental. Ce fait ne peut être un simple détail. Car, la notion d'« histoire » qui fut suspecte à Rome devint un ingrédient indispensable dans la construction théologique au Saulchoir.

Selon É. Fouilloux, « les théologiens du Saulchoir se font historiens des XII^e-XIII^e siècles afin de retrouver, avec les sources du maître, l'élan initial d'une pensée dont on tendait à oublier qu'elle fut contemporaine, entre autres, de l'explosion gothique et de l'émancipation communale. L'historicité de saint Thomas... »⁷³. En effet, le Saulchoir de Gardeil, Mandonnet et Lemonnyer voulait appliquer à l'intelligence de saint Thomas la fameuse méthode historique que Lagrange avait utilisée pour la Bible. Plutôt que d'absolutiser sa doctrine, l'équipe du Saulchoir lisait et comprenait le docteur angélique dans son contexte historique. Elle voulait sortir saint Thomas des vérités éternelles pour le « temporaliser ».

Ainsi naquit autour des Pères A. Lemonnyer et Mandonnet, entre 1921 et 1924, un Institut d'Études Médiévales où l'équipe du Saulchoir voulut faire une histoire de la théologie à l'intérieur de la théologie. Cet Institut aurait dû se nommer « Institut d'Études Thomistes », si ses concepteurs n'avaient pas eu peur de se faire remarquer des thomistes intransigeants.

⁷¹. *Ibidem*, p. 22.

⁷². Le Père Chenu préférait le titre d'histoire des doctrines à celui d'histoire des dogmes, parce qu'il est selon lui plus compréhensif et plus adéquat à son objet.

⁷³. É. FOUILLOUX, *Une Église en quête de liberté. La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II (1914-1962)*, Paris, DDB, 1998, p. 43.

Dernier arrivé dans l'équipe des lecteurs, le Père Chenu fut chargé d'assurer le secrétariat du nouvel Institut⁷⁴. Selon Marie-Dominique Chenu, mettre saint Thomas dans son temps, le replacer dans le contexte de son époque, c'était le rendre intelligible pour aujourd'hui. Pour y parvenir, les professeurs du Saulchoir se donnèrent des instruments de travail solides : une bibliothèque thomiste et une société thomiste⁷⁵, qui publia le *Bulletin thomiste*, moins spéculatif que la *Revue thomiste* de l'*Angelicum*. Des outils de travail importants qui permirent au jeune théologien, Marie-Dominique Chenu, de devenir l'un des plus grands médiévistes du 20^{ème} siècle.

À ce propos, J. Le Goff témoigne : « Vous m'avez appris que, comme beaucoup d'historiens le souhaitaient sans être capables de le faire eux-mêmes, on peut éclairer l'évolution et l'action de la théologie et de la pensée religieuse dans l'histoire en les situant au cœur d'une histoire où elles se relient sans en être dépendantes, à l'histoire économique, à l'histoire sociale, à l'histoire des idées, à l'histoire de l'Église dans toutes ses dimensions matérielles et spirituelles. La théologie, la philosophie, n'étaient plus une succession sans corps et sans chair de doctrines et de dogmes abstraits loin du commun des mortels mais la vie même de la religion se pensant et vivant dans toute l'histoire »⁷⁶.

L'application de la méthode historique en théologie, notamment dans l'étude de saint Thomas, devint pour Chenu un acquis irréversible. Il le souligne : « Ce fut dès lors une des surfaces portantes de mon analyse. Je ne peux plus lire saint Thomas hors de ce contexte »⁷⁷.

De plus, on demanda aussi au Père Chenu de prendre en charge un petit cours de grec pour les étudiants de première année. La terminologie sentimentale souvent liée aux institutions conventuelles de l'époque avait baptisé ce cours « la goutte de lait ». « Les nourrissons en étaient ravis... et se déclaraient satisfaits du régime »⁷⁸. Son disciple Congar

⁷⁴. Cf. A. DUVAL, *Aux origines de l'Institut Historique d'Études Thomistes du Saulchoir (1920 et s.). Notes et documents*, dans *RSPT* 75 (1991), p. 435.

⁷⁵. Cf. É. FOUILLOUX, *o.c.*, p. 43-44. Le Père Mandonnet en fut le président et J. Maritain le vice-président. Chenu fut la plaque tournante de cette société. C'est ainsi qu'il fera connaissance du thomiste et historien Étienne Gilson qui deviendra l'un de ses grands amis. Le travail que la société thomiste faisait en théologie ou en philosophie, d'autres le faisaient dans le monde profane. C'était la mode à l'époque de recourir à la méthode historique.

⁷⁶. J. LE GOFF, *Hommage au Père Chenu*, discours prononcé à Notre-Dame de Paris au nom de l'Université, des historiens des Annales, des médiévistes, aux obsèques du Père Chenu, dans *Analecta* (janvier-juin 1990), p. 176.

⁷⁷. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 52.

⁷⁸. G. ALBERIGO, *Christianisme en tant qu'histoire et « théologie confessante »*, dans *Une école de théologie : Le Saulchoir*, 2^{ème} éd., Paris, Cerf, 1985, p. 20 ; cf. aussi M.-D. CHENU, *La liberté dans la foi*, 1969, p. 40. L'enseignement du Père Chenu avait une extraordinaire puissance d'éveil intellectuel. On peut déjà remarquer les résultats de la forte influence du Saulchoir sur le jeune théologien à travers ses premières publications : *Le*

témoigne : « Qui arrivait au Saulchoir rencontrait le Père Chenu d'abord dans ses cours... Dans l'histoire des doctrines passait toute la conviction d'un homme qui croyait aux idées, de tout son être. Un de ceux qui ont contribué à le rendre suspect m'a dit un jour que le Père Chenu ne croyait pas à la métaphysique et affectait toutes choses de relativité »⁷⁹.

Mais la relativisation de toutes choses ne justifie pas le manque de confiance du Père Chenu à la métaphysique. En effet, le Père Chenu fut un quêteur de Dieu. Nous l'avons noté, c'est même la dimension *contemplative* qui l'attira d'abord dans la vie dominicaine. Rappelons que le Père Chenu fit sa thèse de doctorat sur la contemplation. Cependant, le Dieu de Chenu, souligne C. Geffré, « n'était pas le Dieu abstrait du théisme. C'était le Dieu de Jésus, le Dieu entré dans l'histoire, le Dieu qui n'écrit pas un Livre mais une histoire »⁸⁰. Ne pourrait-on pas voir dans ces déclarations une preuve de l'intellectualité dans les réflexions du Père Chenu ?

Par ailleurs, au moment où le Père Chenu arrivait au Saulchoir, il trouva son inspiration, ses méthodes, son équilibre de marche, par l'influence bénéfique de plusieurs hommes. Ces derniers, dans une Église de France, en pleine crise moderniste, bâtirent sereinement et solidement une théologie qui fut l'expression scientifique d'une foi marquée par une plénitude contemplative et une lucide expression apostolique.

À l'inverse de son expérience au couvent dominicain de l'*Angelicum*, Marie-Dominique avait de vraies raisons qui l'attachèrent affectueusement au Saulchoir, notamment la cohésion et la chaleur humaine de l'équipe des professeurs : « Ce n'est pas seulement par l'application d'un principe sociologique, confia-t-il à J. Duquesne, que je vois ma vie commandée par le milieu où elle a pris sa forme et trouvé ses objets. C'est bien par l'évidence d'une expérience adéquate : toute valeur et toute grâce me sont venues d'un enracinement initial, et permanent, au Saulchoir, comme communauté dominicaine et comme équipe de travail »⁸¹.

bon frère Thomas (premier article de Chenu en 1921) ; *Contribution à l'histoire du traité de la foi*, article (1923) ; ou encore *La théologie comme science au XIIIe siècle*, article (1927)... C'est à la même période que parut le livre de Lagrange, *L'Évangile selon saint Luc* (1925).

⁷⁹. Y. CONGAR, *Le frère que j'ai connu*, dans *L'hommage différé au Père Chenu*, p. 239.

⁸⁰ C. GEFFRÉ, *a.c.*, p. VII.

⁸¹. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 39. « Le Saulchoir de Gardeil, de Lemonnyer et de Mandonnet », cette séquence reviendra abondamment dans les écrits de Chenu.

Parmi les maîtres incontestés du Saulchoir qui exercèrent une influence dans la pensée et la vie de Chenu, nous citerons notamment les Pères Ambroise Gardeil (1859-1931)⁸², Pierre F. Mandonnet (1858-1936)⁸³, et Antoine Lemonnyer⁸⁴, représentants de la *ratio studiorum*. Le Saulchoir du Père Ambroise Gardeil fut un lieu de dynamisme théologique qui marqua le début du vingtième siècle.

Marie-Dominique Chenu n'hésitait pas, à maintes reprises, à se déclarer lui-même héritier du Père Gardeil en ce qui concerne son projet théologique et, du Père Mandonnet pour ce qui était de son appétit des réalités historiques⁸⁵. Le crédit philosophique et le prestige apostolique du Père Sertillanges⁸⁶ réveillèrent l'esprit du jeune théologien sur l'importance d'un témoignage franc et sincère. Le Père Albert Lagrange (1855-1938)⁸⁷ suscita son amour pour la Parole de Dieu qui, pense-t-il, doit être le lieu théologique par excellence. Quant au Père Lemonnyer, son combat pour la justice et la vérité laissera des marques difficiles à dissimuler dans la vie de Chenu.

Dans un contexte particulièrement hostile à toute nouvelle initiative en théologie, tous ces hommes avaient à maintenir et développer une pensée chrétienne, certes différente de l'enseignement « scolastique », mais cohérente et féconde. Contrairement aux « bagarres romaines », les professeurs de Kain étaient aptes à garder la sérénité dans le trouble des années 1920, au nom même de leur connaissance de saint Thomas. Dans l'affrontement stérile entre les tenants de la « Révélation » de l'esprit et les tenants de « l'histoire », ils savaient que « l'unité de l'esprit, dans la sagesse contemplative, n'est pas comprise par les discernements méthodiques »⁸⁸.

⁸². Théologien et contemplatif, il fut le premier recteur du Saulchoir. L'appel aux techniques de la recherche historique fut en parfaite cohérence avec ce qu'il enseigna sur la nature et les démarches de la théologie. Chenu le rappellera dans plusieurs de ses écrits, et avant tout – ex professo – dans *Une école de théologie : Le Saulchoir*.

⁸³. Professeur à Fribourg pendant 25 ans, il s'intéressa à l'avenir du Saulchoir où il vint s'installer vers 1927. Il fut un de grands collaborateurs du projet de la *RSPT*.

⁸⁴. Le Père Lemonnyer fut régent des études du Saulchoir de 1912 à 1922.

⁸⁵. Cf. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 43. cf. aussi IDEM, *Une école de théologie : Le Saulchoir*, 1937, p. 45-47.

⁸⁶. Le Père Sertillanges n'est venu s'installer au Saulchoir que plus tard. Il fut le responsable de *La Revue des Jeunes* en 1919, fondée en 1909 par le P. Barge sous l'appellation *La Revue de la Jeunesse*.

⁸⁷. Le Père Lagrange est le fondateur de l'École biblique de Jérusalem.

⁸⁸. Il n'y a pas deux vérités, une vérité de la raison et une de la foi, chacune suivant son sort ; mais raison et révélation, histoire et foi, relèvent, de statuts scientifiques différents, dont la confusion, serait des unes et des autres la ruine commune.

Moulé dans l'esprit de travail du Saulchoir, Marie-Dominique Chenu se livra à une intense activité théologique, entre 1923 et 1935. Toutes ses recherches au cours de cette période furent centrées sur l'histoire médiévale, notamment sur la production théologique de saint Thomas d'Aquin. Comme tous ses frères en religion, Marie-Dominique Chenu a été structuré par la pensée de saint Thomas d'Aquin. Le Docteur angélique lui a permis de toujours reprendre les problèmes à la source, de se mettre en état constant d'invention. Derrière la technicité du langage, il a senti une inspiration évangélique qui, enrichie par l'histoire et l'expérience apostolique, pouvait être d'une prodigieuse efficacité. Nous avons ici une nouvelle preuve que seuls sont agents de progrès les hommes fortement enracinés dans une tradition vivante⁸⁹.

Pour illustrer sa fidélité thomiste, considérons le vieux problème de la rencontre de la foi et de la raison. Trop souvent, le divorce a été entériné, notamment du côté romain. Or, un disciple de saint Thomas ne peut que chercher l'articulation de ces deux approches dans une audacieuse confiance. Le Père Chenu fut convaincu qu'une théologie digne de ce nom, est une spiritualité qui a trouvé des instruments rationnels adéquats à son expérience religieuse. La foi ne court-circuite pas l'intelligence. Elle incarne la vérité divine dans le tissu même de notre esprit. « Là est l'immense bienfait de cette théologie de la foi que le Père Chenu n'a cessé d'approfondir : du fait que l'objet de la foi est 'en même temps' énoncé humain et Dieu béatifiant », remarque R. Régamey⁹⁰. Fort de cette cohérence, le théologien pourra s'épanouir dans son milieu propre qui est la vie de l'Église, « la respiration ecclésiale », comme Chenu aimait le souligner.

À Rome, Marie-Dominique Chenu était déçu par ce qu'il appelait les « juridictions secrètes » d'une bureaucratie vaticane qui ne cachait pas son ambition de vouloir placer les savants catholiques sous le contrôle d'un régime plutôt qu'au service de la communauté-Église⁹¹. Par contre, grâce à l'esprit de liberté et d'ouverture qui régnait au Saulchoir de Kain, le Père Chenu ne sera pas « un théologien sous verre », pour éviter les contaminations de l'extérieur. Il le signifie en ces termes : « J'attache une importance majeure à cette communion de travail, au Saulchoir, avec les missionnaires de la Salette : c'est la preuve que notre

⁸⁹. Le Père Chenu n'a rien d'un théologien des « essences ». Son Dieu est vivant, engagé dans le monde réel, dans une histoire. La théologie qu'il a tant enseignée par ses cours, ses articles, ses conférences, ses livres, le Père Chenu l'a vécue dans une Église vivante elle aussi, avec la J.O.C., avec la Mission ouvrière, avec la Mission de France (cf. M.-D. CHENU, *Le salut est dans l'histoire*, 1975, p. 155-167 ; cf. aussi *L'Église ne crée pas au monde des valeurs propres*, 1965, p. 14).

⁹⁰. R. RÉGAMEY, *Une école de sagesse*, dans *L'hommage différé au Père*, p. 192.

⁹¹. Cf. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 36.

théologie n'était pas l'affaire d'aristocrates intellectuels vivant en marge du monde : de tout simples apôtres y ont trouvé une parfaite consistance. C'est avec la même complaisance que je considère nos relations avec les aumôniers de la J.O.C. »⁹².

Quitte à déplaire à certains, il ira au feu, il montera en première ligne avec passion, pour discerner l'action de Dieu à travers les événements quotidiens⁹³. Car, selon lui, la théologie surgit toujours du choc que produit la Parole de Dieu dans l'Église et le monde⁹⁴. Elle désigne le travail de Dieu dans l'histoire. Chez Marie-Dominique Chenu, l'érudition n'a pas étouffé son apostolat. Elle a été la condition de leur vérité. Et c'est ainsi que le théologien du Saulchoir trouvera des accents prophétiques⁹⁵.

Déjà, lors de sa première année de noviciat au Saulchoir, avant son départ pour Rome, Chenu eut l'intuition que c'est dans l'action que sa foi pouvait avoir un sens : « Et moi, qui étais tellement imprégné de vie contemplative, déclare-t-il, je me suis demandé : 'Qu'est-ce que je viens faire la-dedans?' Ma réaction, ma réponse, est venue tout aussi rapidement : 'Mais non, c'est pour cela que je fais mon noviciat, c'est pour aller la-dedans'. Sans m'en rendre compte, je me suis ainsi projeté au-dehors. C'est un détail minuscule peut-être, mais la réaction spontanée que j'ai eue ce jour-là m'a donné comme une sorte d'intrépidité. D'emblée, j'ai donc refusé le dualisme contemplation-action apostolique. Je tenais autant à l'une qu'à l'autre, je ne voulais renoncer ni à l'une ni à l'autre, et c'est ainsi que s'est amorcée l'unité entre elles »⁹⁶.

Ainsi, outre la joie retrouvée d'être historien, le Père Chenu découvrit son intuition apostolique à travers tous les contacts qu'il eut avec les animateurs de la J.O.C.⁹⁷. Le Père

⁹². *Ibidem*, p. 57.

⁹³. Cf. IDEM, *Le théologien et la vie*, 1965, p. 28-30 ; cf. aussi IDEM, *Vox populi, vox Dei. L'opinion publique dans le Peuple de Dieu*, 1967, p. 1-9 ; IDEM, *La littérature comme « lieu » de la théologie*, 1969, p. 70-80 ; IDEM, *L'opinion publique dans l'Église*, 1969, p. 1 et 12.

⁹⁴. Cf. IDEM, *Misión de la Iglesia en el mundo contemporáneo*, 1967, p. 380-399.

⁹⁵. La méthode historique en théologie est un acquis indéniable pour le travail théologique de Chenu : « Nous avons, en quelque sorte, introduit l'historicité dans la théologie : de nos jours cela va de soi, et la première année d'études commence le plus souvent par un rappel de l'histoire du salut. Il y a cinquante ans, c'eût été quasiment impensable, et le mot lui-même aurait été rejeté. La théologie se devait d'être immuable, découlant de l'Écriture par une succession directe de médiations purement conceptuelles... » (M.-D. CHENU, *La foi dans l'intelligence*, 1964, p. 40).

⁹⁶. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 28-29. Bien qu'il ait opté pour la vie contemplative, le Père Chenu s'aperçoit que Le Saulchoir – couvent des religieux – était ouvert aux réalités du moment. C'est ainsi que, au cours des sorties occasionnelles avec les Frères étudiants, Chenu sera touché par la misère de certains mendiants qui fréquentaient les rues de Paris et de Roubaix.

⁹⁷. Le fondateur de la J.O.C. en Belgique (1922), le cardinal Cardijn, fut un ami et un habitué du Saulchoir. La J.O.C. française quant à elle sera mise en route par l'Abbé Guérin, à Clichy en 1926. Le Père Chenu avait de bonnes relations avec les deux fondateurs de la J.O.C.

Chenu avait été chargé d'accueillir et d'instruire ces animateurs, prêtres et laïcs, qui venaient régulièrement au Saulchoir pour réfléchir⁹⁸. Le Père Chenu a été profondément mêlé à tout l'effort missionnaire de l'Église. Il s'est intéressé à tous les secteurs de la vie. Le Père Chenu fut considéré, à juste titre, comme l'un « des guides sûrs » de l'action missionnaire des années 1930. Il fut un véritable maître à penser.

Le témoignage de Georges Montaron (1921-1977), dirigeant d'une fédération jociste de France, l'illustre bien : « le Père Chenu était pour nous un savant, mais c'était d'abord un homme. Sous sa robe blanche de dominicain, chacun sentait battre un cœur si sensible aux faits que nous lui apportions. Et derrière ses sourcils broussailleux, le regard invitait à la confiance et établissait le contact... Alors le Père Chenu nous expliquait longuement que la foi s'exprime en actes de témoignage dans l'histoire que nous écrivons, que l'Église est dans le monde, qu'on ne peut dissocier le sacré du profane, que le spirituel n'est pas la propriété privée des seuls prêtres, que le laïc est l'homme du spirituel dans le temporel, que par nous, l'Esprit est dans la matière... Alors le Père Chenu nous expliquait que notre vocation était dans le travail, que par lui, nous étions, à l'image de Dieu des créateurs, que le travail était rédemption, charité vécue au sein de la communauté des hommes »⁹⁹.

Evidemment, le Père Chenu, arrivé à la plénitude de sa maturité, prouvait le besoin de l'unité de l'esprit – vie apostolique et vie intellectuelle. L'expérience de la J.O.C. influencera d'une façon irrévocable sa démarche théologique¹⁰⁰ : « Tout cela, observe le Père Chenu, n'est pas sans quelque homogénéité : mon travail situant saint Thomas dans l'histoire, et ces rencontres avec les gens engagés dans les batailles apostoliques, et même sociales »¹⁰¹.

En d'autres termes, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la « théologie de l'inculturation », c'est-à-dire le rapport de la foi et de la culture. De même qu'une foi pour être vraie, et non seulement efficace, doit être liée à une culture, de même le processus de modernité dans lequel le Père Chenu et ses amis étaient intégrés trouvait une répercussion au niveau apostolique.

Le point de départ paraît évident : c'est la crise économique de 1929. Écoutons le Père Chenu : « J'étais incapable d'analyser ces événements, mais c'est à ce moment que j'ai commencé à prendre conscience de l'importance de l'économie, à comprendre que les phéno-

⁹⁸. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 57.

⁹⁹. G. MONTARON, *Théologien avec les journalistes*, dans *L'Hommage différé au Père Chenu*, p. 126.

¹⁰⁰. Cf. J.-P. COCO et J. DEBÉS, 1937. *L'élan jociste. Le dixième anniversaire de la J.O.C.* (Paris-Juillet 1937), Paris, éd. Ouvrières, 1989, p.10.

¹⁰¹. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 58.

mènes de production déterminent les grands mouvements humains, les grandes évolutions culturelles »¹⁰². Avec la J.O.C., le Père Chenu put expérimenter la réalité de ce qu'il cogitait dans sa préhistoire théologique.

En fait, le Père Chenu, qui côtoyait beaucoup de travailleurs, se rendit bien compte de la pauvreté de nombre d'entre eux. Il prit conscience de la relation qui existe entre l'histoire et l'aujourd'hui des hommes. Il choisit alors avec détermination de se battre, contre l'aile droite de l'Église – les conservateurs et les patrons –, aux côtés de ces hommes qui, jadis, étaient éloignés de l'Église. Pour le Père Chenu, le choix pour les pauvres, les gens simples, n'est pas un simple devoir moral. Il s'en explique : « Vous savez qu'aujourd'hui le pouvoir nous accuse d'être à gauche alors que l'Église, depuis des siècles, était classée à droite. Eh bien, ça vient de ce retournement... qui pour moi, est un retour à l'Évangile. Dans l'Évangile, il n'y a pas d'option politique pour ou contre le pouvoir romain. Le Christ est libre. C'est à cela qu'il faut revenir... »¹⁰³.

Selon le Père Chenu, un théologien ne peut pas ne pas être un militant. C'est un homme libre. Ainsi, le lieu théologique par excellence devint selon lui le quotidien de ces travailleurs, pauvres et misérables. Il se mit à l'écoute de la Parole de Dieu et de ces hommes. Il s'agit ici d'un enjeu fondamental dans la vie et la pensée de Chenu. Pour le maître du Saulchoir, il faut éviter de s'attaquer aux travailleurs et de les accuser de « communisme », mais tout simplement les regarder vivre au quotidien. Car le Dieu de Jésus-Christ est l'*amoureux* des gens simples. Il est dès lors immoral de se servir de « Dieu » pour dominer les gens¹⁰⁴.

Avec son intuition si pénétrante, le Père Chenu croyait au regroupement des travailleurs en communauté chrétienne, car cela mènera les hommes à la « socialisation » du monde, au sens que Jean XXIII devait préciser quelques années plus tard dans *Mater et Magistra*. Voilà pourquoi le Père Chenu sympathisera si profondément avec la pensée de l'Abbé Cardijn quand celui-ci, à propos du monde ouvrier, parle du milieu et de la masse¹⁰⁵.

¹⁰². *Ibidem*, p. 66.

¹⁰³. IDEM, *La foi lézardée*, 1977, p. 286.

¹⁰⁴. Cf. IDEM, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 99 ; cf. aussi G. GUÉRIN, *Un théologien à la J.O.C.*, dans *L'Homme différé au Père Chenu*, p. 23.

¹⁰⁵. Il faut préciser que Chenu ne s'est guère intéressé à la cause du libéralisme et des libertés de l'individu, ni aux problèmes de la reconnaissance ou de l'instauration de « l'État de droit ». Sensible en cela à la grande leçon du marxisme – à l'égard duquel il se montra fort critique – il pense qu'il ne faut pas s'arrêter à une simple idéologisation de droits de l'homme. Il faut au contraire, selon lui, s'engager avant tout à l'amélioration des conditions concrètes et pratiques, c'est-à-dire sociales et économiques, de leur réalisation et de leur effectivité (cf. *La « doctrine sociale » de l'Église comme idéologie*, 1979, p. 16s. ; cf. aussi J. DORÉ, *Un itinéraire-témoin*.

L'approche historique suivie par les professeurs du Saulchoir et l'expérience avec les différents mouvements de jeunesse et des travailleurs, particulièrement la J.O.C., comblèrent les aspirations théologiques du Père Chenu. Comment pourrait-on en effet donner place à l'Écriture sans placer l'homme au centre de la compréhension de cette parole ?

En effet, pour le Père Chenu et son équipe, le couvent du Saulchoir en terre d'exil est un lieu d'ouverture géographique, culturelle et apostolique. C'est ainsi, avec l'appui d'un professeur de la Sorbonne, qui était devenu un habitué du Saulchoir et un ami personnel, que Chenu effectua son premier voyage au Canada en 1931 où il fonda l'Institut d'études médiévales. Cet institut se voulait le relais des enseignements de son confrère du Saulchoir, l'Institut d'études thomistes. Aussi, l'influence du thomisme enseigné par le Saulchoir put traverser les frontières du vieux continent¹⁰⁶.

Le Père Chenu fut désormais prêt pour le combat, engagé dans des causes défendues par l'Église et les multiples combats de son temps. Ces combats s'inscrivent dans la continuité de sa pensée et de sa recherche. Pour lui, il n'était plus possible de reculer. Plus rien désormais ne pourra le détourner de son intuition et de sa conviction théologique¹⁰⁷.

Laissons au Père Chenu le soin de conclure lui-même : «Après coup je pense que c'est alors que se sont constituées mes premières analyses de la mutation de civilisation. C'est à ce moment qu'a commencé à s'élaborer ma théologie : dans les expériences humaines pas toujours conscientes, mais très déterminantes... Ainsi, se sont accumulées peu à peu des perceptions humaines et évangéliques qui répondaient à ce que j'appelais ma vocation, vocation à la fois contemplative – le mot est un peu inadéquat – et engagée. Ainsi s'amorçaient les concepts d'une théologie qui n'est pas un savoir tombé du ciel pour se figer dans les propositions à la garde d'un magistère, mais qui est immergée dans la vie du peuple de Dieu lié au monde. En somme, c'est à ce moment-là que se sont constitués dans le tréfonds de ma conscience évangélique, humaine et théologique, ce que je pourrais appeler des gisements »¹⁰⁸.

Marie-Dominique Chenu, dans *Les catholiques français et l'héritage de 1789. D'un centenaire à l'autre 1889-1989*, Actes du colloque de l'Institut Catholique de Paris [Paris 9-11 mars 1989], Paris, Beauchesne, 1989, p. 334-335).

¹⁰⁶. Cf. A. DUVAL, *Présentation biographique de M.-D. Chenu par ses œuvres*, dans Marie-Dominique Chenu, *Moyen-Âge et modernité*, colloque organisé par le département de la recherche de l'Institut catholique de Paris et le centre d'études du Saulchoir à Paris, les 28 et 29 octobre 1995, sous la présidence de J. Doré et J. Fantino, Paris, Cerf, 1997, p. 15 ; cf. aussi É. FOUILLOUX, *Une Église en quête de liberté*, p. 129.

¹⁰⁷. Cf. M.-D. CHENU, *Peut-on revenir en arrière?*, 1963, p. 5-8.

¹⁰⁸. IDEM, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 67-68.

1.1.3.3. Régence de Chenu et combat pour la « théologie nouvelle » (1932-1942)

Marie-Dominique Chenu fut nommé Maître en théologie le 11 août 1932, au cours d'un chapitre qui se tenait au Saulchoir même. Il devint ainsi officiellement lointain successeur de Thomas d'Aquin¹⁰⁹. Placé à la tête de l'équipe de travail du Saulchoir, le 3 septembre 1932, Chenu eut de la peine à dissimuler son affectueuse joie quant à la compétence et la performance de cette équipe qui allait dorénavant travailler avec lui. Cependant, son mandat de recteur du Saulchoir se joua à une période où l'imbroglio politique – la seconde Guerre mondiale pointait à l'horizon – et la crise économique menaçaient un peu partout la société européenne. À ce climat inquiétant s'ajoutait la crise moderniste qui n'avait pas encore dit son dernier mot.

Ces contextes socio-politiques et religieux eurent un impact sur la vie profonde de l'institution ecclésiale qui était plus que jamais menacée. Pour la majorité des chrétiens dans les années 1930, la hiérarchie de l'Église n'avait pas été suffisamment à l'écoute de toutes les mutations qui s'opéraient dans la société française. Les événements et les mouvements des masses poussèrent souvent le magistère à condamner, matraquer, au point que l'on pouvait donner raison à ceux qui parlèrent de « Terreur blanche » dans le fonctionnement de certaines institutions ecclésiastiques.

Marie-Dominique Chenu, dans son ingénuité de théologien intrépide en fut choqué. À Rome, il était habitué d'assister aux dures « bagarres théologiques », aussi éloignées de l'Évangile que des réalités humaines, entre les théologiens de son époque et les instances de la curie romaine. Mais le Père Chenu fut encore loin de se douter que lui-même allait devenir un des principaux acteurs de ces bagarres.

À peine placé à la tête du Saulchoir, le Père Chenu intensifia ses contacts avec la J.O.C., contacts qu'il jugea lui-même fructueux. En 1933, par exemple, il envoya deux dominicains ouvriers pour aller travailler dans les mines du Borinage. En 1936, le Père Chenu écrivit son article sur *La J.O.C. au Saulchoir*. Pendant la même année, les grèves avec occupation des usines se multiplièrent ; le Front populaire naquit en France. Avec le temps, Marie-Dominique Chenu consolida son désir de se consacrer totalement à l'apostolat des classes ouvrières. Sous sa régence, les portes du Saulchoir étaient entrouvertes pour des retraitants de tout genre. Le couvent du Saulchoir était devenu « lieu familial de fréquentation

¹⁰⁹. Dès 1229-1230, avant même la promulgation de la charte universitaire, les dominicains possédaient un double « collège », l'un proprement français, l'autre international. On l'appelait, du nom de la rue où il était situé, le collège Saint-Jacques. C'est là qu'enseignèrent, entre autres, Albert le Grand et Thomas d'Aquin. Le Saulchoir de Chenu est le successeur de l'ancien collège Saint-Jacques de l'Université de Paris.

pour la jeunesse du nord »¹¹⁰. Aussi, le Saulchoir se transforma en « chantier » où germa une nouvelle forme de théologie, conciliant « orthodoxie et orthopraxie ». D'ailleurs sur le plan des idées, nombre de mouvements d'Action catholique bénéficièrent du renouveau théologique et philosophique caractéristique des années trente.

De plus, devenu régent des études du Saulchoir, le Père Chenu ouvrit ce couvent dominicain de formation, à partir de l'année scolaire 1935-1936, au dialogue avec l'Islam et le monde arabe. En accord avec le cardinal Eugène Tisserant, Chenu se préoccupa désormais de préparer les frères qui mettront debout l'*Institut dominicain d'études orientales*, au Caire, en Egypte. Les frères Georges C. Anawati, Jacques Jomier et Serge de Beaurecueil furent donc les premiers dominicains à aller vivre une telle expérience¹¹¹.

En ces années où la crise économique devint internationale et s'étendit presque dans la plupart des couches sociales, on assista au succès du fascisme et de l'hitlérisme, provoquant une exaspération du nationalisme. La France fut désastreusement coupée entre la gauche groupant, derrière les communistes, la grande majorité des travailleurs manuels, et la droite groupant la grande majorité des catholiques¹¹². Les espoirs d'après la guerre (1914-1918) s'estompèrent. La course aux armements, l'impérialisme, l'occupation des usines, la guerre civile d'Espagne qui divisa l'opinion française : autant de maux qui paralysèrent la société française des années trente. Un grand désordre régna dans les esprits. Et devant les difficultés accrues de faire entendre un jugement chrétien dans cette confusion entre « éléments chrétiens » et « éléments réactionnaires », il fallait éclairer les esprits. Car on ne voyait pas toujours clair. Cet ensemble d'éléments était assez confus. C'est alors que la hiérarchie de l'Église commença à prendre en considération – pour s'y opposer, la critiquer ou l'adopter – l'idéologie marxiste.

Le Père Chenu se révéla bientôt un homme d'action. Bien que vivant en Belgique – donc à l'étranger – Chenu ne fut pas en dehors des événements qui se passèrent en France. Il les ressentit assez fort. Il se joignit à ses confrères Bernardot et Boisselot, tous deux dirigeants de l'hebdomadaire *Sept* (mars 1934-août 1937) pour aider les travailleurs à ne pas faire le jeu du Parti communiste. Le slogan de cet instrument de vulgarisation est sans équivoque : « Catholique d'abord ». Au nom de cette priorité et de cette liberté, il s'agira pour les animateurs de *Sept*, d'élaborer un jugement chrétien pratique sur les événements sans se

¹¹⁰. A. DUVAL, *a.c.*, p. 16.

¹¹¹. Cf. R. MORELON, *In memoriam*, dans *MIDEO* 20 (1990), p. 521-522.

¹¹². Cf. A. LAUDOUZE, *Dominicains français et action française (1899-1940). Maurras au couvent*, coll. « Portes Ouvertes », Paris, Les Editions Ouvrières, 1989, p. 151.

laisser récupérer par le « bloc de droite » ou par le « bloc de gauche ». En effet, le milieu ouvrier était une terre fertile pour recruter les militants du Parti communiste et du fascisme¹¹³.

Le chahuteur Chenu ira jusqu'à donner des conférences chez les marxistes¹¹⁴. Pourtant, le Père Chenu savait que ce geste était provocateur à cette époque, surtout pour un religieux. Pourrait-on parler de liberté abusive de la part du nouveau régent du Saulchoir ? « Certains » sentirent-ils une menace où il leur apparut que la « saine théologie » elle-même – celle du magistère – était menacée par une nouvelle école prête à prendre l'offensive ?

Le Père Chenu fut peut-être un peu en avance par rapport à son temps. Sa lecture des événements le mit ouvertement en danger. Il devint aussi vite suspect dans la Province parisienne qu'à Rome. Mais cela ne le découragea pas. Car il croyait à la théologie. Il pensait qu'elle avait quelque chose à dire aux hommes d'aujourd'hui, si toutefois elle ne se contentait pas de répéter les formules trouvées jadis, mais savait chercher une réponse aux problèmes du temps. C'est d'ailleurs l'objectif de son projet théologique. Il était convaincu que c'était dans l'ouverture au monde que le Peuple de Dieu pouvait accomplir sa mission. Ce n'est donc pas en condamnant, en éloignant son adversaire qu'on peut le vaincre. Il s'en explique pertinemment : « Dans la nouvelle orientation de l'Église il ne s'agit plus de se défendre contre un adversaire mais d'entretenir le dialogue, y compris avec les gens qui, en principe devraient être en vive opposition avec nous... »¹¹⁵.

Selon le Père Chenu, l'Église ne peut pas parler des communistes ou des marxistes en termes d'ennemis. Autrefois, l'Église vivait comme une société close. Elle était comme un « monolithe » au milieu d'un monde adverse. Chenu tenta de réconcilier la communauté-Église avec le monde, lui qui, pourtant, n'ignorait pas les positions de sa hiérarchie. Ainsi inaugura-t-il un vocabulaire qui trente ans après deviendra le moteur du concile Vatican II : « Présence et dialogue »¹¹⁶.

¹¹³. Dans certaines officines, les dominicains français étaient qualifiés de crypto-communistes. Il s'agit là d'une accusation assez grave à l'époque. C'est ce qui leur attira des attaques répétées des tenants de droite et de l'extrême-droite catholique et monarchistes. D'ailleurs Ces attaques n'épargnèrent pas Chenu. Car, il sera écarté de l'enseignement malgré sa large audience auprès des travailleurs.

¹¹⁴. Cf. M.-D. CHENU, *La foi lézardée*, 1977, p. 285.

¹¹⁵. *Ibidem*, p. 285.

¹¹⁶. M. Quérrien témoigne de ce souci qui animait le Père Chenu en ces termes : « Le dialogue : encore un mot clé de la langue du Père Chenu, qui exprime à tout moment sa présence aux autres, sa présence au monde. Non point une présence fondée sur mille petites tolérances, sur milles petites conciliations, sur une politique des yeux fermés ou de l'huile dans les rouages. C'est, tout au contraire, la pleine prise en charge du réel tel qu'il est, avec ses contradictions, ses misères, son histoire ; c'est l'analyse tout à la fois critique et charitable de ce réel sublime et corrompu ; c'est la relance, au plan de la réflexion et au plan de l'action, de l'humaine dialectique du corrompu et du sublime, de l'histoire et de la transcendance. Et tout cela par une auscultation affectueuse de ce

Selon Chenu, pour ramener au bercail tous les enfants de Dieu dispersés, l'Église doit devenir une « communauté » présente dans le monde et liée au destin du monde¹¹⁷. Ce fut un grand changement dans la conception de l'Église et de la théologie. Surtout qu'à cette époque, les thèmes de combat ouvrier, de lutte pour la paix, de décolonisation étaient associés aux théories et aux politiques marxistes. Le terrain était donc miné. Le Père Chenu écrit : « On craignait comme la peste toute pénétration du marxisme dans les milieux chrétiens »¹¹⁸.

Cependant, le théologien dominicain décida, sans autorisation, d'introduire un cours de marxisme au programme des cours du Saulchoir : « Pour moi, qui avais la responsabilité des études chez les dominicains, j'ai été le premier à introduire un cours sur Marx, qui n'était pas très bien fait peut-être, mais qui constituait un premier éveil. Un éveil indispensable »¹¹⁹.

Aujourd'hui, cela ne nous étonnerait peut-être pas de voir un prêtre parler de « marxisme » ou de « dialogue avec le monde ». À l'époque il fallait un grand courage et une grande liberté pour oser inaugurer un tel discours. Le Père Chenu ne débraya point. Ses idées lui semblaient claires. Il pouvait les énoncer aisément. Tout ce qui pouvait déranger et intéresser la communauté des hommes ne pouvait plus échapper à sa curiosité intellectuelle. Les événements de son temps, Chenu les considéra comme des gisements enfouis dans le sol qu'on exploite : « Des mines, articule-t-il. De ces mines, j'ai extrait ma théologie. Ces mines étaient l'analyse des forces productrices du monde du travail, la sensibilité aux problèmes de la classe ouvrière, la sensibilité aux problèmes des masses »¹²⁰.

Précisons toutefois que le Père Chenu ne fut pas l'initiateur du « discours social » dans l'Église. L'Église disposait déjà d'une doctrine sociale¹²¹. Le problème est donc de savoir comment cet enseignement social de l'Église est vécu sur le terrain. Le Père Chenu déclare : « C'est à ce moment que j'ai observé la dialectique entre la nécessaire autonomie du temporel

monde appelé à se co-crée, qui bafouille sur les aiguillages, mais qui, en fin de compte, découvre sa voie en réalisant sa liberté (M. QUÉRIEN, *Le monde est la scène du salut*, dans *L'hommage différé au Père Chenu*, p. 102).

¹¹⁷. Cf. M.-D. CHENU, *La foi lézardée*, 1977, p. 284 ; cf. aussi IDEM, *L'Église au jour le jour*, 1959, p. 61-63 ; IDEM, *L'homme concret est la route de l'Église*, 1982, p. 18-20.

¹¹⁸. IDEM, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 96.

¹¹⁹. *Ibidem*, p. 66.

¹²⁰. *Ibidem*, p. 68 ; cf. aussi *Un témoignage sur le développement de ce qu'on appelle le Christianisme social*, 1977.

¹²¹. Cf. *Rerum Novarum* (1891), l'encyclique du pape Léon XIII. Le pape y précise entre autres que le mouvement des ouvriers n'est pas à confondre avec le socialisme. Le pape y condamne le socialisme du fait qu'il supprime la propriété et encourage la lutte des classes. L'importance de cette encyclique est grande en ce qu'elle peut être considérée comme un des premiers documents du magistère qui encouragent le syndicalisme chrétien et la justice sociale.

et la nécessaire totalité de la présence évangélique »¹²². Evidemment Chenu ne pense pas à la présence de l'Église comme pouvoir. Ce qu'il voulait, c'est que – malgré l'autonomie du temporel – les infiltrations évangéliques se produisent partout, pénètrent partout. C'est cette opération qu'il a appelé la théologie évangélique¹²³. En d'autres termes, le Père Chenu découvrit la Parole de Dieu dans le tissu concret de l'Église, dans la vie quotidienne de l'Église. Pour la toute première fois, le Père Chenu précise la nature de sa théologie : elle sera évangélique.

Le Père Chenu en décrit lui-même le fondement : « J'étais enfoui dans les problèmes les plus techniques de la théologie, lorsque par hasard, à la suite d'un incident, je me sentis, comme sous l'effet d'une pression spirituelle, en accord avec les équipes les plus engagées dans l'apostolat. C'est pourquoi je me sens tant de sympathie pour les jeunes qui constatent leur éloignement du monde contemporain... Et quoique je sente mon incompetence, en toutes sortes de domaines, j'éprouve une grande sécurité, une espèce de domination, une délectation en tout cas, à lire théologiquement dans les préoccupations de nos contemporains... Et donc, en parlant des interférences temporelles de théologie, 'je ne change pas de tablier', bien au contraire: je revendique catégoriquement même dans la dispersion de mon temps, l'unité absolue de ma vie »¹²⁴.

Du même coup, sa conception du monde se modifia. Elle revêtit souvent des expressions qu'on serait tenté de juger optimistes, voire naïves, si l'on ne prenait pas en considération ses prises de position vigoureuses contre les injustices et toute forme d'oppression. Lors d'une de ses interminables interviews, le Père Chenu affirma : « Je redoutais, au début, la séduction du monde et sa tiédeur. Et j'ai découvert que le monde est un bienfait de Dieu, c'est le lieu même où se manifeste la présence de Dieu. En plus, vous le savez, je suis historien, et les événements, notamment tous ceux où l'Église et le monde sont compromis ensemble, sont pour moi les signes de ce travail de Dieu parmi les hommes »¹²⁵.

L'urgence de la réforme théologique entreprise par l'équipe du Saulchoir se confirmera en 1936. Déjà dans la préface que Marie-Dominique Chenu fit à l'œuvre principale de son prédécesseur, le Père Gardeil, il y soutint qu'il était temps et nécessaire de penser

¹²². M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 69.

¹²³. Cf. *ibidem*, p. 69.

¹²⁴ IDEM, *Les problèmes de structure dans la chrétienté de demain et leurs incidences théologiques*, 1944, p. 82-83.

¹²⁵. Cité par le Frère Francis MARNEFFE, homélie aux obsèques de Chenu, dans *Analecta* (janvier-juin 1990), p. 174.

autrement le travail théologique entrepris après les « anathema sit » du concile de Trente¹²⁶. Manifestement, de telles intentions ne pouvaient qu'en rajouter aux soupçons qui pesaient déjà sur le Saulchoir et sur son régent.

En effet, Chenu fut un théologien et un conseiller attiré des divers mouvements des masses laborieuses dans les années 1930. Il avait des contacts multiples avec de nombreuses personnes, en particulier des militants ouvriers. Néanmoins, la menace et la pression qui pesèrent sur son équipe n'empêchèrent pas Marie-Dominique Chenu d'enseigner que l'un des critères de vérité de la théologie se trouve dans la mesure où elle éclaire la réalité, elle nourrit la vie ecclésiale, le monde et ses habitants.

C'est un fait que pour le maître du Saulchoir, l'ouverture au monde n'est pas un problème : « C'est le génie propre du christianisme que de se trouver au cœur de l'évolution historique »¹²⁷. Comment l'Église ne pourrait-elle pas passer à côté de sa mission, si elle n'était pas plantée dans le monde ?

Pour faire connaître les enjeux de la nouvelle méthode théologique élaborée par l'équipe du Saulchoir, c'est au Père Chenu, régent, que revint la lourde responsabilité d'en présenter le programme. Ainsi, à la demande de ses confrères, il mit en forme et rédigea une allocution, traditionnellement prononcée au Saulchoir pour la fête de saint Thomas. Le 7 mars 1936, pendant son discours, il dressa un bilan du travail et un programme de développement de la réforme théologique en cours, à partir d'une pleine réflexion sur la nature, la méthode, la portée contemplative et apostolique de la théologie comme « intelligence de la foi »¹²⁸. C'est ce discours qui sera finalement publié discrètement en 129 pages, sous le titre de *Une école de théologie : Le Saulchoir* en 1937, aux éditions du Saulchoir à Kain-Lez-Tournai et aux éditions Étoiles (S. et O.) en France.

Il n'est peut-être pas inutile de souligner que le Père Chenu n'avait pas l'intention de publier son texte, puisqu'il s'agissait là d'un programme à usage interne¹²⁹, comme l'indiquait si bien le titre. Mais le petit écrit fut dénoncé aux instances de la curie romaine par certains membres de la communauté de Chenu, mécontents du programme qui y était tracé par son auteur. Qui pouvait alors s'imaginer que « le Saulchoir de Chenu » allait vivre des moments

¹²⁶. Cf. A. GARDEIL, *Le donné révélé et la théologie*, 2^e éd., *Préface du Père Chenu* ; p. VII-XIV, Paris, 1932. Dans la préface, Chenu y traçait déjà les idées qu'il développera dans *Une école de théologie : Le Saulchoir*, de 1937. cf. aussi G. ALBERIGO, *Christianisme en tant qu'histoire...*, p. 21.

¹²⁷. J. LE GOFF, *Un éveillé de l'histoire : Marie-Dominique Chenu*, dans *TC* 2390 (1990), p. 12.

¹²⁸. M.-D. CHENU, *Regard sur cinquante ans de vie religieuse*, 1990, p. 266 ; cf. É. FOUILLOUX, *Le Saulchoir en procès (1937-1942)*, dans M.-D. CHENU, *Une école de théologie : Le Saulchoir*, édition de 1985, p. 37.

¹²⁹. Cf. É. FOUILLOUX, *Une Église en quête de liberté*, p. 133.

sombres et douloureux après la présentation de ce programme? L'équipe de professeurs était tellement soudée autour de son recteur.

Cependant, la condamnation de l'Action française en 1926 par le pape Pie XI accentua quelque peu le malaise dans les relations entre différentes écoles théologiques, notamment entre certains dominicains de l'*Angelicum* – proches de l'Action française – qui soupçonnaient leurs confrères du Saulchoir d'être des démolisseurs des doctrines officielles du magistère, et ceux du Saulchoir qui étaient favorables au renouveau du thomisme. En réalité, certains professeurs de l'*Angelicum* voulaient faire passer leur enseignement pour « officiel », c'est-à-dire celui du magistère. Alors, pour saper les efforts de travail et le succès des arguments théologiques de leurs confrères du Saulchoir, certains théologiens romains ne disposèrent plus que d'une arme : recourir « à l'instrument des condamnations théologiques et des sanctions disciplinaires »¹³⁰.

Néanmoins, le Père Chenu y était quelque peu préparé. Il savait que la lutte pour la Vérité n'est jamais facile. En effet, «la vérité vous rendra libre» (Jn 8,32). Telle serait, si nous pouvons le dire, la devise du Père Chenu. Il avait peut-être bien compris que nul ne pouvait enchaîner la vérité, et qu'il était d'abord et avant tout à son service avant de servir l'Église. Il s'est laissé compromettre par elle, il a lutté et souffert avec elle, il a lutté et souffert avec d'autres pour elle, il l'a cherchée et donnée en amitié si humaine avec les hommes de son temps¹³¹. Aussi éprouva-t-il une grande peine pour les « difficultés » rencontrées au cours de son ministère sacerdotal, à savoir les sanctions romaines, la suspicion parfois provoquée par ses recherches, la mise à l'index d'un de ses livres et même l'interdiction d'enseigner. Chenu fut même privé de ses privilèges de maître en théologie¹³².

Écoutons le cri du cœur du dominicain: « Ce qui m'inquiète, écrivait-il au maître général, peu de temps après la disparition de *Sept* (1937), ce n'est pas tant le fait de ces attaques, c'est le contexte qui les entoure et les soutient. Il est toujours délicat de reconnaître des liaisons entre choses disparates au dehors ; mais comment ne pas situer dans le même climat des manifestations et des tendances convergentes... L'histoire de l'Église m'a accou-

¹³⁰. G. ALBERIGO, *Christianisme en tant qu'histoire et « théologie confessante »*, dans M.-D. CHENU, *Une école de théologie*, 1985, p. 22.

¹³¹. Cf. Y. CONGAR, *Journal d'un théologien (1946-1956)*, présenté et annoté par É. Fouilloux ; avec la collaboration de Dominique Congar e.a., Paris : Cerf, 2000, p. 413.

¹³². Cf. F. LEPRIEUR, *Quand Rome condamne. Dominicains et prêtres-ouvriers*, Paris, Cerf, 1989, p. 78 ; cf. aussi J. DUQUESNE, *Un Gavroche théologien*, dans TC 2380 (du 19-25 février 1990), p. 13.

tumé à demeurer intact et libre dans ma foi devant les virages ‘opportuns’ de l’Église. Je ne puis cependant vous taire mon souci... »¹³³.

En effet, dès 1937, informé par ses supérieurs de la maison-généralice à Rome de ce qui se tramait contre sa brochure, le Père Chenu voulut se rendre à Rome, à titre privé, pour expliquer son texte qui provoquait des inquiétudes et des critiques. Début février 1938, il effectua un autre voyage officiel pour tenter de dissiper les inquiétudes au sujet de cet opusculé, tant à la Curie romaine qu'à l'Institut *Angelicum*. Car, selon Y. Congar, c'est de ce dernier Institut dominicain que seraient venues les balles qui disloquèrent l'équipe du Saulchoir¹³⁴. De ses échanges avec les autorités théologiques et canoniques de l'ordre, résulta une double restriction: la brochure incriminée fut retirée de la circulation; son auteur accepta de signer dix propositions qui lui furent soumises sur les points jugés litigieux¹³⁵.

Le Père Chenu relate lui-même non sans humour les principaux griefs formulés contre lui : «On me demanda de déclarer, écrit-il, n'avoir jamais pensé que saint Thomas n'était pas orthodoxe : j'avais écrit estimer regrettable que le thomisme ait été tourné en ‘orthodoxie’. De rejeter aussi l'expression employée de ‘relativité des formules dogmatiques’ ; à quoi je réponds l'avoir empruntée au titre d'un chapitre du Père Gardeil. On m'accusa plus tard de nier la qualité scientifique de la théologie pour avoir dit que l'armature systématique de cette ‘science’ n'avait consistance et valeur qu'à partir et à l'intérieur de la Parole de Dieu, dans l'Écriture et la Tradition»¹³⁶.

En somme, l'accusation du Père Chenu paraissait cacher un profond malaise. Sinon, comment expliquer, qu'en dépit de sa soumission et de son obéissance religieuse – signature de dix propositions et retrait de la brochure de la vente –, dès le printemps 1940, des attaques aient encore été lancées contre lui ? Ce qui est frappant, c'est le fait que ce soient certains de

¹³³. Lettre du 8 octobre 1937, voir aux archives du Père Chenu au couvent Saint-Jacques de Paris (France) (cf. Dossiers V). Le Père Chenu écrit encore : « Les maladroites de rédaction – il s'agit de la rédaction de *Une école de théologie : Le Saulchoir* –, les formules abruptes du style, les énoncés trop confiants expliquent le méchant procès d'alors ; j'en ai peine et regret... » (M.-D. CHENU, *Regard sur cinquante ans...*, 1990, p. 267).

¹³⁴. Le Père Congar écrit dans son journal : « Cet homme [P. Garrigou-Lagrange] n'a cessé, depuis quarante ans, de combattre ce qui me tient à cœur : il a accepté librement, en 42, d'être l'instrument d'une saloperie envers le P. Chenu, qui est mon ami, et le Saulchoir » (Y. CONGAR, *Journal d'un théologien (1946-1956)*, p. 83. Il parle ici de la visite apostolique, déléguée à Thomas Philippe pour le couvent d'études de la province de France.

¹³⁵. Cf. É. FOUILLOUX, *Le Saulchoir en procès (1937-1942)*, dans M.-D. CHENU, *Une école de théologie : Le Saulchoir*, 1985, p.39.

¹³⁶. M.-D. CHENU, *Regard sur cinquante ans de vie religieuse*, 1990, p. 266. Bien qu'ayant obéi à ses supérieurs, Le Père Chenu reconnut par ailleurs certaines exagérations des formules et du style utilisés dans son opusculé, mais il juge son procès méchant : «Les maladroites de rédaction, écrit Chenu, les formules abruptes du style, les énoncés trop confiants expliquent le méchant procès d'alors; j'en ai peine et regret. Les problèmes demeurent » (p. 267).

ses confrères dominicains de l'*Angelicum* qui se montrèrent les plus virulents dans cette affaire. Le dominicain M. Cordovani – maître du sacré Palais – poussera les critiques contre le renouveau théologique jusqu'à obtenir effectivement la condamnation officielle du Père Chenu par un décret du Saint-Office¹³⁷. Le Saulchoir était touché en celui qui fut son animateur incomparable. Le Père Chenu souffrait doublement, du fait que toute la maison était dès lors suspectée à cause de lui.

1.1.4. L'ASSIGNATION ET L'ABANDON DE L'ENSEIGNEMENT (1942-1954)

C'est donc le 6 février 1942, à Étioles près de Corbeil, que le Père Chenu apprit, comme tout le monde, par la radio, la mise à l'Index de son mince opusculé avec l'*Essai sur le problème théologique* d'un autre dominicain belge, Louis Charlier. Le Père Chenu, déchargé de ses fonctions, fut assigné à résidence à Paris. Il fut remplacé par le Père Thomas Philippe, entièrement formé au Saulchoir où, de plus, il avait enseigné, avant de rejoindre l'*Angelicum* en 1936¹³⁸.

Que ce dernier ait remplacé le Père Chenu, cela n'a rien d'étonnant pour ceux qui connaissent l'histoire dominicaine des années trente. En effet, le Père Philippe Thomas était un proche de Garrigou-Lagrange. Pour montrer la perte que subit le Saulchoir après l'éviction de Chenu, François Leprieur raconte cette anecdote : « Le successeur de Chenu intervient à Lisieux, à la session inaugurale de la Mission de Paris. Sa prestation ne répond pas à l'attente des participants et il demeurera par la suite étranger à ce qui vient de naître là. Mais est-ce bien un hasard si, pour lui, cette participation reste sans lendemain¹³⁹ ? ».

F. Leprieur ne voulait-il pas insinuer par cette anecdote que la nomination de ce dominicain, proche de l'*Angelicum*, à la tête du Saulchoir présageait un coup bien préparé à l'avance ? Selon une certaine opinion qui circulait au Saulchoir, le Père Thomas Philippe aurait été le commissionnaire de la condamnation romaine du Père Chenu. En effet, selon Congar, le nouveau régent du Saulchoir « s'était conduit sans grandeur lors de la visite de l'enquêteur romain. Renchérissant sur la condamnation romaine, il avait épousé avec

¹³⁷. Cf. G. ALBERIGO, *a.c.*, p. 23. Le décret de condamnation se trouve dans *Acta Apostolicae Sedis* 34 (1942), p. 37. Les « soumissions » sont notifiées à la p. 148. Pour une vision plus historique des événements, lire l'article de R. GUELLEY, *Les antécédents de l'encyclique « Humani Generis » dans les sanctions romaines de 1942* : Chenu, Charlier, Draguet, dans *RHE* 3-4 (1986), p. 421-497. cf. aussi É. FOUILLOUX, *Une mise à l'Index*, dans *Marie-Dominique Chenu, Moyen Age et modernité*, Paris, Cerf, 1997, p. 25-56.

¹³⁸. Cf. É. FOUILLOUX, *Le Saulchoir en procès (1937-1942)*, dans M.-D. CHENU, *Une école de théologie : Le Saulchoir*, 1985, p. 40.

¹³⁹. Fr. LEPRIEUR, *Quand Rome condamne. Dominicains et prêtres-ouvriers*, Paris, Plon/Cerf, 1989, p. 24.

conviction ou au moins tous les dehors de la conviction, des griefs qu'il savait ou avait su et devait savoir être faux. Il avait, en plein chapitre réuni pour la visite, et devant le Père Chenu lui-même, accusé celui-ci de « modernisme », de dévaloriser l'intelligence dans la théologie', griefs effectivement évoqués le 6 juin 1942 devant tout le collège et le 12 juin devant les professeurs du Saulchoir »¹⁴⁰.

Si cette accusation du Père Congar se vérifiait, elle marquerait pour le moins la volonté de renverser une école de théologie, le Saulchoir, exagérément tributaire de l'histoire. Les lignes de fracture seraient désormais tracées.

Mais le Père général Emmanuel Suarez (mort en 1954) présente une autre version des faits. Selon lui, le Père Chenu avait déjà rencontré des objections quand il fut question de le nommer régent en 1932 et élevé à la tête du Saulchoir par Rome le 29 juin 1937, quelques mois avant l'impression de son opuscule. C'est grâce à son intervention qu'il occupera ses fonctions. La hiérarchie de l'ordre pense plutôt qu'on avait lié le cas du Père Chenu à celui du Père Charlier. L'affaire Charlier elle-même se produisit dans un contexte concernant Louvain et englobant M. Draguet. Suarez soutient donc que la dénonciation contre Chenu n'est pas venue de l'ordre¹⁴¹.

Selon la maison généralice, le Père Chenu fut condamné à cause de la « tendance communiste » qui se dégageait de ses écrits depuis un certain temps. Le 31 mai 1943, le Père général adressa au Père Chenu les mêmes remarques sur un autre écrit : « J'ai lu l'opuscule *Pour être heureux travaillons ensemble* – Paris, PUF, 1942, 64 p. – du Père Chenu. Je l'approuve, sauf p. 45 les lignes : 'La liaison entre travail et personne... grâce à une certaine copropriété des moyens de production'. Cette copropriété ne paraît pas nécessaire pour la liaison entre travail et personne. C'est là une concession au communisme : c'est presque son principe. On peut admettre un partage proportionnel des produits de travail, mais pas une copropriété des moyens de production : terre, usine, machines... Les encycliques n'ont jamais admis ou touché au droit de propriété. J'aime le reste, très dense, quelquefois trop dense, ce qui nuit à pleine clarté de certaines pages »¹⁴².

¹⁴⁰. Y. CONGAR, *Journal d'un théologien*, p. 54. Cette position semble rejoindre les soupçons de Mgr Beaussart qui se montra très dur pour les « mœurs-romaines » et dans la manière dont le Père Philippe accomplit la visite canonique au Saulchoir, dans l'affaire Chenu. Mgr Beaussart, évêque auxiliaire de Paris, le manifesta clairement lors de la visite qu'il accorda au Père Chenu, le 18 juillet 1943 à Bon-Secours (cf. Notes personnelles du Père Chenu. Archives du Père Chenu au couvent Saint-Jacques, Paris, L1.1966).

¹⁴¹. *Ibidem*, p. 66.

¹⁴². Notes personnelles du Père Chenu. Archives du Père Chenu (Couvent Saint-Jacques, Paris, Dossiers A1).

Les uns et les autres auraient peut-être raison dans ce débat. Ce qui paraît probable, c'est le fait qu'il y avait à cette époque un malaise dans le catholicisme. Le style et le ton des écrits du Père Chenu laissaient transpirer sa liberté et son intrépide ingéniosité. Il y avait des thèmes fort sensibles que le maître du Saulchoir n'aurait pas dû, selon certains observateurs, aborder à une époque où le soupçon pesait sur les nouvelles idées. De plus, il serait imprudent de ne pas considérer les querelles internes qui déchiraient l'ordre des prêcheurs au sujet de l'interprétation de saint Thomas. Des scènes de jalousie et de haine entre écoles – surtout *l'Angelicum* et Le Saulchoir – ne seraient donc pas étrangères à la condamnation du Père Chenu. Le Père Chenu, aurait-il été quelque peu imprudent ou simplement victime d'une machination ourdie par les ennemis du renouveau théologique du Saulchoir ?

Un fait est sûr : le Père Chenu fut écarté de l'enseignement. Cependant, cette sanction ne portera pas atteinte aux résultats de ses découvertes en histoire et en théologie. D'ailleurs, les impacts de son métier avec les réalités apostoliques quotidiennes devinrent plus fréquents. Son influence ne cessa de grandir. Il anima non sans dévouement des sessions, prêcha des retraites, participa à des réunions avec différents groupes sociaux. Par exemple, à la sortie d'une retraite d'ordination qu'il prêcha à deux jeunes clercs de la Mission de France, ceux-ci, impressionnés par la santé intellectuelle et spirituelle de leur prédicateur, s'exclamèrent : « Le père Chenu, on a beau l'entamer à grands coups de hache, la sève afflue toujours aussi abondante et fraîche! »¹⁴³.

Marie-Dominique Chenu ne cédera donc pas à la tentation de renoncer à son idéal de théologien. Bien au contraire! Il continua d'aller de l'avant avec la même joyeuse intrépidité. Il fut convaincu de l'exactitude de son travail théologique. Il avait confiance en son intelligence et dans le renouveau de la théologie : « Dans cette foi théologique, écrit-il, je respire et je parle; j'ai du champ et de l'air, alors que la seule obéissance me bloquerait, me décapiterait »¹⁴⁴.

Jamais le Père Chenu ne fut davantage lui-même. Ses raisons d'être au service de la foi furent plus fortes que les contingences dans lesquelles on le mit. Sa richesse intérieure fut toujours au-delà de ce qu'il en communiqua. Il continua une vie d'enseignement et de recherche. Mais surtout, il fut, selon Congar, « l'homme d'un indescriptible ministère de petits groupes amicaux et de sessions d'études: prêtres, instituteurs, ingénieurs, sociologues, économistes, prêtres-ouvriers et Mission de France, groupements du XIII^e arrondissement,

¹⁴³. Y. M.-J. CONGAR, *Le frère que j'ai connu*, dans *L'hommage différé au père Chenu*, p. 240.

¹⁴⁴. C. GEFFRÉ, *Un maître en théologie en humanité*, dans *TC 2390* (1990), p. 10.

ménages, pèlerinages ouvriers à Chartres... En tout cela, poursuit Congar, quelle perpétuelle invention, quelle liberté dans la foi¹⁴⁵! ».

Le Père Chenu fut effectivement un homme libre dans la foi. Ce fut peut-être là la source de ses énergies autant que de sa fécondité au plan intellectuel et apostolique. Il savait concilier aussi bien la rigueur intellectuelle que la chaleur communicative, l'amour des idées et l'attention aux personnes et aux situations concrètes. Ainsi, il était à l'aise tant devant des universitaires que dans un groupe de gens simples. Claude Geffré n'a pas eu tort d'écrire que le Père Chenu « ne fut pas seulement un maître en théologie mais un maître en humanité, parce qu'il avait la passion de l'homme dans sa dignité de co-créditeur avec Dieu »¹⁴⁶.

En d'autres termes, le Père Chenu était un maître en humanité, au sens où il sut donner un corps charnel à la lumière de l'Évangile. La grande nouveauté de ce théologien, c'est qu'il savait toujours lier ses connaissances à la vie concrète. Selon Georges Montaron le Père Chenu était un maître, mais pas un chef. Il n'était pas un gourou qui envoûte, mais « un maître qui éveille, nourrit, suscite des vocations de militants, de responsables. Il était celui qu'on interrogeait quand nous cherchions la lumière. Non pour lui demander ce qu'il convenait de faire mais pour mieux lire dans les événements et nous déterminer nous-mêmes »¹⁴⁷.

En 1943, une année après sa condamnation, on le trouvera à la session fondatrice de la Mission de Paris, à côté des pères fondateurs de l'Action populaire. La même année, au mois de septembre, la guerre qui persistait s'appelait occupation, captivité, service obligatoire de travail, résistance, camps de concentration... Alors que les milieux des masses ouvrières devenaient de plus en plus déchristianisés, la J.O.C. fit appel au savoir-faire de Chenu pour l'aider à renouer le dialogue avec ses membres.

Le Père Chenu fut, de 1940 à 1945, l'un des grands artisans de l'essor missionnaire en France. Malgré l'opposition de beaucoup d'entre eux, Chenu n'hésitait pas à fréquenter les travailleurs depuis plusieurs années. De fait, les travailleurs étaient des laissés-pour-compte à

¹⁴⁵. Y.M.-J. CONGAR, *a.c.*, p. 240-241.

¹⁴⁶. *Ibidem*, p. 10-11. cf. aussi J.-P. JOSSUA, *Le Saulchoir revisité (1937-1983)*, dans M.-D. CHENU, *Une école de théologie: Le Saulchoir*, 1985, p. 83-84.

¹⁴⁷. G. MONTARON, *Notre maître*, dans *TC* 2380 (du 19 au 25 février 1990), p. 2. Georges Montaron fut éditeur de *TC*.

cette époque. Il allait les écouter dans leurs modestes réunions et partageait leurs repas de misère. Il ne les quittait pas, par exemple, sans avoir aidé à faire la vaisselle¹⁴⁸.

C'est à cette période que son option préférentielle pour les pauvres deviendra beaucoup plus fondamentale. Le Père Congar souligne l'immense faculté de cordialité qu'avait le Père Chenu : « C'était 'l'écoulement' non de l'intelligence, mais du cœur. On le sentait si proche par un trésor de sympathie affectueuse, avec ses tapes amicales dans le dos... Est-ce aller trop loin que de lui appliquer ce que Jourdain de Saxe dit de saint Dominique : 'Comme il aimait tout le monde, tout le monde l'aimait' »¹⁴⁹.

Néanmoins, ceux qui reprochaient volontiers au Père Chenu « son absence de réalisme » oubliaient que sa longue familiarité avec l'histoire de l'Église l'avait habilité à discerner la fécondité des « réveils évangéliques », par rapport à l'immobilisme des positions officielles et à la pesanteur des appareils institutionnels. Le Père Chenu fut un homme de relations. Il comptait beaucoup d'amis, tant parmi les dirigeants de l'Église que chez les gens simples. Ces amis jouèrent un rôle très important dans la vie du théologien durant toute la période sombre¹⁵⁰.

En effet, de 1945 à 1951, grâce à son amitié avec Gabriel le Bras, directeur de l'École Pratique des Hautes Études, le Père Chenu se vit confier des cours à la cinquième section des sciences religieuses de ladite école, alors qu'il n'était plus autorisé d'enseigner depuis sa condamnation de 1942. En 1947, Charles Flory, président des Semaines sociales, le sollicita pour donner une leçon à Paris¹⁵¹. Ces épisodes valent la peine d'être soulignés, car depuis la mise à l'Index de son opuscule, *Une école de théologie : Le Saulchoir*, Chenu se savait suspect à Rome. À la suspicion théologique – déjà ancienne – s'ajoutait désormais celle de communisme. En effet, le Père Chenu travaillait avec des équipes qui semblaient libres et multipliaient les audaces. Il fallait donc beaucoup de courage de la part de ses amis pour pouvoir continuer à collaborer avec lui¹⁵². En dépit de son affectueuse amitié, le Père Chenu

¹⁴⁸. Cf. les témoignages de A. DEPIERRE, *Les fenêtres de l'espérance*, p. 38-44; et de M.-J. MOSSAND, *Présence du père Chenu à l'Action catholique ouvrière*, dans *L'hommage différé au père Chenu*, p. 45-51.

¹⁴⁹. Y. CONGAR, *Dernier hommage au Père Chenu*, lu aux funérailles du Père Chenu (cf. les Archives du Père Chenu au couvent Saint-Jacques, LVI- 1990).

¹⁵⁰. Cf. M.-D. CHENU, *Regard sur cinquante ans de vie religieuse*, 1990, p. 267. Chenu parle souvent de son amitié avec le cardinal Suhard. Lire aussi J.-C. SCHMITT, *L'œuvre médiévisite du père Chenu*, dans *RSPT* 81 (1997), p. 397. cf. F. BIOT, *Un « suspect » à Vatican II*, dans *TC* 2390 (1990), p. 13.

¹⁵¹. Cf. IDEM, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 60. Il y exposera les idées maîtresses de son livre *Pour une théologie du travail*.

¹⁵². Y. TRANVOUEZ, *Catholiques et communistes. La crise du progressisme chrétien (1950-1955)*, Paris, Cerf, 2000, p. 119.

ne faisait pas toujours l'unanimité, même parmi ses proches. Écoutons Gabriel Le Bras, un de ses meilleurs amis : « Quand il s'agit d'hommes comme le Père Chenu, que j'aime beaucoup..., je ne peux pas le défendre jusqu'au bout ; il y a des choses indéfendables et, dans son style même, dans ses formules, quelque chose qui ne rassure pas entièrement »¹⁵³.

Par ailleurs, les années du Père Chenu au couvent Saint-Jacques lui firent découvrir une autre expérience tout à fait nouvelle. De 1942 à 1954, le Père Chenu sera présent dans la plupart des équipes de rédaction des revues de l'époque. La fréquentation de leurs responsables sensibilisa le maître du Saulchoir au rôle de l'opinion publique dans l'Église. « Sans opinion publique, répétait-il souvent, l'Église est en état de dépérissement »¹⁵⁴.

Ainsi, sa collaboration à *Économie et humanisme* (1941) du Père Lebreton lui ouvrit les yeux sur la perception des impacts d'une grâce qui assume tout uniment le corps et l'âme, la matière et l'esprit. C'est grâce aux contacts avec cette revue que le Père Chenu sut concilier théologie et travail. Vers 1942, Chenu collabora avec le journal *Jeunesse de l'Église* du Père Montuclard. Ce journal, mû par une volonté de participation à la libération des hommes, avait évidemment rencontré le marxisme et en encourait le soupçon depuis longtemps. En 1944, il offrit sa collaboration à la revue *Masses ouvrières* du Père Bache, dont il apprécia la théologie comme « moyen de donner une expression à un problème de l'Évangile immergé dans le monde ». Il y publiera notamment ses idées sur la « vocation de la classe ouvrière au corps mystique »¹⁵⁵.

En 1945, le Père Chenu se sentait en famille avec l'équipe de *La vie catholique* de Georges Hourdin, dont Eugénie Sauvageot fut la cheville ouvrière. Cette équipe joua un rôle non moins considérable dans la vie de Marie-Dominique Chenu durant les moments difficiles, surtout après la condamnation de 1954. La démocratisation de la liturgie entreprise par *La Maison-Dieu* du Père Duployé en 1945 ne le laissa pas indifférent.

De 1950 à 1954, le Père Chenu qui était associé à *Sept* – disparu en 1937 et à *Temps présent* – disparu en 1946, tint à participer personnellement au lancement de *La Quinzaine* en 1950. Le rôle de Eugénie Sauvageot fut déterminant pour la réussite de l'opération. Cependant, il n'est pas vain de souligner que l'équipe de *La Quinzaine* fut étroitement liée aux mouvements populaires, par l'intermédiaire de syndicalistes et de prêtres-ouvriers. Selon Y. Tranvouez, ce que le charisme du Père Chenu – qui ne fit pas partie de l'équipe de

¹⁵³. Cf. Y. CONGAR, *Journal d'un théologien*, p. 191-192.

¹⁵⁴. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 92.

¹⁵⁵. M.-D. CHENU, *Classes ouvrières et corps mystique du Christ*, 1939, p. 373-389.

direction –, communiqua à l'équipe dirigeante de la *Quinzaine*, c'est « son omniprésence chaleureuse et son optimisme courageux »¹⁵⁶.

Le combat ouvrier avait beaucoup plus de densité à l'époque. Notons en passant que c'est à la même époque que le Père Chenu participa au lancement de *L'actualité religieuse dans le monde* avec le Père Boisselot. Le titre voulait tout signifier. Cette revue allait à l'encontre d'une vision pyramidale et monolithique de l'Église. Car elle inaugurait en quelque sorte le dialogue entre le monde et l'Église, c'est-à-dire qu'elle avait la prétention de repérer les exigences sociales du message évangélique. Cela fut mal vécu par certains théologiens de la Curie romaine. La décolonisation commençait. En outre, on prenait conscience de la détresse intolérable des peuples sous-développés. Surtout, c'était la guerre froide, accompagnée du grand thème de l'engagement pour la paix¹⁵⁷.

Remarquons cependant que la plupart des revues auxquelles le Père Chenu collaborait étaient de gauche, c'est-à-dire proches des milieux populaires ou syndicalistes, donc socialistes ou communistes. Or, l'atmosphère de 1950 était celle de la guerre froide entre Occidentaux et communistes. En Occident, on hait comme la peste une quelconque pénétration du marxisme dans les milieux chrétiens. De plus, un fait mérite d'être signalé : c'est que ces revues, militantes pour certaines, avaient d'abord pour objectif la construction d'une société juste. Y parler de Dieu ne venait qu'en second lieu. Il faut aussi noter qu'on ne voyait pas toujours clair à l'époque entre évangélisation et civilisation.

L'enjeu est de taille. Le magistère accusait les prêtres-ouvriers et les revues qui les soutenaient de flirter avec le marxisme. En effet, le problème fondamental était celui des rapports entre le spirituel et le temporel. La disjonction que l'on mettait à l'époque entre évangélisation et civilisation est contestable¹⁵⁸. Comment pourrait-on concevoir une spiritualité sans référence à la matière ? Le contact de Chenu avec le monde ouvrier avait fait de lui un suspect dans certains milieux de la curie romaine. Il nous semble que les censeurs romains de Chenu auraient manigancé sa destruction à partir du syllogisme suivant : le marxisme est mauvais, or Chenu est associé aux combats des ouvriers – d'une certaine manière au marxisme –, donc Chenu est mauvais. Ainsi, à partir de ce syllogisme, on a diffusé la suspicion sur la personne de Chenu. Il était donc évident que ceux qui s'approchaient du marxisme ne fussent que mauvais.

¹⁵⁶. Y. TRANVOUEZ, *o.c.*, p. 98.

¹⁵⁷. Cf. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 94.

¹⁵⁸. Cf. IDEM, *Matérialisme et spiritualité*, 1948, p. 143-145.

Selon Jean Verlhac, dans l'atmosphère de dénonciation qui faisait courir dans les années 1950 à l'Église un grand danger souvent inaperçu, il suffisait de traiter un religieux, un prêtre, un intellectuel ou un militant de « progressiste » pour qu'il fût mis à l'Index¹⁵⁹. Le champ libre était ainsi ouvert à la suspicion et à la calomnie, comme c'est souvent le cas dans beaucoup d'organisations où les uns et les autres cherchent à plaire au chef. À cette période du catholicisme, oser s'aventurer sur ces terrains – travail, politique, dogme... –, c'était prendre un grand risque. En effet, sur l'ensemble des problèmes liés à l'évolution sociale et au travail, le magistère était bloquée par un « anti-marxisme sommaire »¹⁶⁰, pour reprendre une expression de Chenu. La peur éprouvée par les chrétiens avait provoqué une timidité des comportements, des estimations, des perspectives. Les faits sociaux avaient été marginalisés dans la conscience chrétienne, qui voulait s'en tenir aux intentions, seul critère de la moralité.

Le Père Chenu fut apparemment conscient de la compromission et des risques qu'il prenait en fréquentant des milieux dits « marxistes ». Malgré tout il conservait une certaine confiance, et même un certain entrain. Il fit ce choix progressiste pour des raisons missionnaires, dans la liberté. Il ne s'agit pas d'une provocation « militantiste »¹⁶¹. En fait, selon Chenu « le Christ n'est pas venu pour soutenir le pouvoir ni d'ailleurs pour le combattre. Il est au-delà... »¹⁶².

Toutefois, le Père Chenu n'avait pas l'intention de cacher sa sympathie pour le marxisme ou le communisme. Dans un article consacré à la disparition de Staline, le Père Chenu écrit le billet d'*Apostolus*, *Devant la mort*, paru dans *La Quinzaine* : « Celui qui demeurerait insensible aux enthousiasmes et aux générosités qu'a suscités Staline, c'est qu'il est étranger à ces 'masses populaires' qui n'attendent rien de la liberté parce que leurs conditions quotidiennes de vie représentent une servitude économique plus lourde que la servitude politique »¹⁶³.

Il nous semble que cette sympathie de Chenu ne signifie nullement une adhésion doctrinale à la théorie communiste. Mais céder à l'anticommunisme aurait été pour lui se couper de la classe ouvrière, des masses, du peuple en un mot. « *Nec sancti sine plebe*, rien à faire, vous ne pouvez pas devenir des saints sans votre peuple, en dehors des masses

¹⁵⁹. Cf. J. VERLHAC, *Les chrétiens et le progressisme*, dans *La Quinzaine* N°79 du 15 avril 1954. Est-ce la raison pour laquelle le Père Chenu signait ses articles sous le pseudonyme de « *Apostolus* » ? Le Père Dabosville signait quant à lui « *Christianus* ».

¹⁶⁰. Cf. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 98.

¹⁶¹. IDEM, *La foi lézardée*, 1977, p. 287.

¹⁶². *Ibidem*, p. 287.

¹⁶³. Cité par Y. TRANVOUEZ, *o.c.*, p.154-155.

populaires »¹⁶⁴, s'était écrié un jour l'Abbé Thivollier. Il est ici question de méthode de travail.

Selon le Père Chenu, ces revues furent des instruments de travail par lesquels il toucha les masses populaires, la base. À ceux qui voyaient en lui un « touche-à-tout », nous pouvons répondre que ce qui avait dominé chez Marie-Dominique Chenu, c'était le respect de l'autonomie des situations et des disciplines humaines. En bon disciple de saint Thomas d'Aquin, la loi de sa théologie veut que « les réalités terrestres, sous la grâce de Dieu et sous la prédication de l'Évangile, conservent leur autonomie de gestion, de méthode et d'impact »¹⁶⁵.

De ce fait, sa présence dans la plupart des équipes de revues de l'époque n'est pas à mettre au « bénéfice » d'une théologie ou d'un apostolat. Il respectait leur travail et leur engagement. Il le reconnaît lui-même : « Je ne viens pas leur donner une solution avec un dogmatisme prétentieux. Je ne veux pas être impérialiste, même au bénéfice de la foi : une foi impérialiste manque à sa vocation, parce que la foi implique la liberté. Ma théologie demande la liberté de l'action humaine pour être une vraie théologie »¹⁶⁶.

Il poursuit : « Cela va très loin, aussi bien en conception de la théologie qu'en conception de l'Église, et de l'Église dans le monde. Je ne venais pas annoncer d'en haut un impératif de la foi pour que l'on en tire des applications dans le monde : c'est la communion avec ce monde qui faisait appel à une foi. C'est l'immersion dans le temporel qui est une provocation à l'Évangile pour qu'il vienne. Et, dans le temporel, je vois les capacités évangéliques d'une réalité dont j'ai respecté les ambiguïtés – et peut-être les erreurs. De sorte que dans ces fréquentations assez déconcertantes, dans mes participations multiples où l'on pourrait trouver l'indice d'une certaine légèreté, il n'y avait pas légèreté mais mise en œuvre instinctive d'une des grandes conviction de la théologie »¹⁶⁷.

Le Père Chenu fut-il exagérément friand d'expériences concrètes ? Certes, cette procédure semblait aller à l'encontre du goût de certains théologiens affectueux de l'abstraction. Mais Chenu commençait toujours par écouter de toutes ses oreilles les expériences, quitte à en faire ensuite une analyse critique.

À travers toutes ses revues, le Père Chenu voulait tout simplement être présent au cœur de l'actualité du monde, au cœur des événements de son temps. Il voulait y détecter des

¹⁶⁴. *Ibidem*, p. 155.

¹⁶⁵. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 100.

¹⁶⁶. *Ibidem*, p. 101.

¹⁶⁷. *Ibidem*, p. 101.

signes des temps. Voilà pourquoi le nom de Chenu était associé à la plupart des « réveils évangéliques » de son temps, qu'il s'agisse de la J.O.C. de Cardijn – dès 1933 au Saulchoir de Belgique –, de la fondation des revues *Esprit* et *Sept*, des premiers cahiers de *Témoignage chrétien*, du lancement de la Mission de Paris et de la Mission de France, de l'aventure des prêtres-ouvriers.

Le Père Chenu n'était pas le théologien qui apportait la solution aux problèmes des hommes et des femmes de son temps. Mais, il les accompagnait et, à partir de leur expérience, il les aidait à trouver eux-mêmes des solutions chrétiennes, mieux des directions, des inspirations, des éclairages.

Le Père Chenu le déclare à Jacques Duquesne en ces termes : « Dans certaines de ces réunions, je ne me présentais pas du tout comme théologien, parce que la théologie a une réputation de science ésotérique, abstraite, irréaliste, éterniste, mais, après plusieurs débats, je leur disais : 'Ce que nous venons de faire là, c'est de la théologie'. Ils étaient ahuris. En fait, nous avons suivi une méthode inductive, à partir de leur expérience. Je reconnais, poursuit-il, qu'il y a là un danger d'horizontalisme ; mais, pour utiliser le charabia des philosophes, je dirai que j'atteins la transcendance à cause de l'immanence même : il y a une telle profondeur d'immanence que je rejoins par elle les réalités transcendantes »¹⁶⁸.

Ainsi le projet théologique de Marie-Dominique Chenu prit-il sa forme définitive. De ses expériences avec les mouvements des masses populaires des années 1930 et de la découverte d'une « dimension nouvelle de la chrétienté » pendant les années de son assignation au couvent Saint-Jacques, le Père Chenu prit conscience du « phénomène de socialisation » qui devint la clé de sa théologie, dont le sujet actif est le « peuple de Dieu ». Aujourd'hui on parlerait de « l'Église-famille ». Car, selon le « maître en théologie et en humanité », ce sont les événements – vécus par les peuples – qui provoquent l'interprétation évangélique. Les différents organes de l'Église – des appareils complexes, selon Chenu – et les spéculations théoriques ne sont venus qu'après.

Selon le Père Chenu, l'expérience est partie prenante de l'architecture de la foi, alors que ses adversaires voulaient qu'elle soit une architecture purement objective que le théologien reçoit d'un magistère. En parfaite cohérence avec sa théologie de l'incarnation, le théologien Chenu savait détecter, du dedans même, les mouvements les plus significatifs de l'histoire, les « signes des temps », c'est-à-dire des « pierres d'attente » pour la construction du Royaume.

¹⁶⁸. *Ibidem*, p. 102.

En définitive, quoi qu'il en coûte, la condamnation de l'opuscule affecta beaucoup son auteur, en dépit de son indescriptible courage. Bien qu'il fût privé officiellement de la fonction d'enseignement, le Père Chenu découvrit une nouvelle manière d'exercer son ministère de théologien. Il devint ainsi le « théologien du monde ». Il se mit à l'écoute de multiples communautés chrétiennes, suscitées notamment à partir de l'expérience des prêtres-ouvriers et de l'Action catholique. Dans ces innombrables groupes qu'il anima affectueusement par la suite, dans les réunions de toutes sortes qu'il suscita, il écoutait, il notait, il provoquait l'échange, avec les croyants, avec ceux aussi qui ne partageaient pas sa foi. C'est en écoutant qu'il découvrit, renouvela et vérifia la justesse et la profondeur de ses intuitions théologiques. Et cette capacité d'écoute, il la gardera intacte jusqu'à la fin de sa vie. Il nous semble que les années d'assignation à Saint-Jacques furent celles où la maturité intellectuelle et apostolique du Père Chenu s'affirmera avec le plus de rigueur et de fécondité¹⁶⁹.

1.1.5. UN EXIL DOUX POUR UN THÉOLOGIEN CROYANT (1954-1962)

L'avancée de l'Incarnation dans le monde à travers l'action féconde de l'Esprit amena le Père Chenu à une façon renouvelée de concevoir et de découvrir le rapport de l'Église avec le monde¹⁷⁰. Nul plus que lui, ne vécut cette phrase de l'Évangile : « Je ne suis pas venu pour condamner le monde, mais pour le sauver ». D'abord, avant même de sauver le monde, il s'agit, selon le Père Chenu, de le connaître, d'être à son écoute. Mais, comment pouvait-il sans blessures convaincre ses contemporains de cette vérité ?

Il nous semble que le Père Chenu n'ignorait pas du tout que la vérité n'est pas un monde clos dans lequel on peut s'asseoir confortablement, dormir en paix. Il comprit que, s'il nous arrivait de vouloir l'enfermer ainsi à l'intérieur de nos murailles, « ce sont les ennemis du dehors qui, un jour, fût-ce à travers des chemins détournés, l'auraient conquise hors de notre citadelle fortifiée, qu'ils n'auraient même plus besoin d'assiéger, parce que ce ne serait plus qu'une ville morte »¹⁷¹. Comment le Père Chenu aurait-il pu d'ailleurs enchaîner la vérité ?

¹⁶⁹. « Rarement un homme a su concilier aussi bien la rigueur intellectuelle et la chaleur communicative, témoigne C. Geffré, l'amour des idées et l'attention aux personnes et aux situations concrètes. C'est pourquoi il était aussi à l'aise devant des universitaires que dans un groupe de chrétiens à la base » (C. GEFFRÉ, *a. c.*, p. 12).

¹⁷⁰. Cf. M.-D. CHENU, *L'Église et le monde*, 1963, p. 1-4 ; cf. IDEM, *Consecratio mundi*, 1964, p. 608-618.

¹⁷¹. IDEM, *La vérité vous rendra libre*, 1990, p. 100-103.

La peine prononcée en 1942 n'avait pas encore fini de ronger le cœur de notre théologien qu'une deuxième sentence vint le briser, mais, dans la circonstance, pour ses relations vivantes avec les tâtonnements de prêtres-ouvriers. Une fois de plus, le théologien Chenu vient de se compromettre. En effet, en février 1954, l'arrêt brusque de ce que d'aucuns nommèrent l'« expérience » des prêtres-ouvriers fut suivi de quelques jours par un article du Père Chenu : *Le sacerdoce des prêtres-ouvriers*, publié dans *Vie intellectuelle* de février 1954. Cet article de trop suffit pour discréditer le maître du Saulchoir et provoquer la colère de l'autorité ecclésiastique. Sur intervention du maître de l'ordre, le Père Chenu devait s'éloigner quelque peu de Paris et s'exiler à Rouen¹⁷².

Selon A. Duval, en l'assignant à Rouen, les supérieurs de l'ordre voulurent ménager davantage le Père Chenu plus que les deux autres « victimes » de la famille dominicaine : le Père Féret, et surtout le Père Congar. Rouen est le lieu d'exil le moins loin possible de Paris. Il sera possible au Père Chenu de revenir une semaine par mois à Paris et surtout de poursuivre son travail de théologien et s'y occuper de « ses » groupes de prêtres et des laïcs¹⁷³.

Le 21 février 1954, avant de quitter Paris, le trio suspect de l'équipe du Saulchoir – Chenu, Féret et Congar –, en compagnie des Pères Avril, Boisselot et des prêtres-ouvriers représentant la Mission ouvrière parisienne, furent reçus à dîner chez Eugénie Sauvageot – 59, rue de Babylone, Paris VIIème. Cette rencontre fut la dernière pour ces trois amis avant le Concile Vatican II.

Que le Père Chenu fût assigné à Paris ou à Rouen, cela ne présentait pas de différence : le Saulchoir était définitivement démembré. Le trio « Chenu, Féret et Congar » qui fit jadis la fierté de cette haute école de théologie reçut un coup mortel. Faut-il encore voir dans cette condamnation le résultat du venin des morsures que le Saulchoir subit lors des combats d'écoles observés avant Vatican II, autour de la « théologie nouvelle » ? Peut-être.

C'est du moins ce que pense le Père Congar : « Notre affaire, écrit-il, est une vieille histoire, qui remonte, non seulement à 1942, mais à l'époque de Pie X, aux grands débats

¹⁷². Cf. Y. CONGAR, *Journal d'un théologien*, p. 239. La condamnation de Chenu est prononcée le 4 février 1942. Elle est publiée officiellement dans les *Acta Apostolicae Sedis*, le 24 février 1942, p. 37.

¹⁷³. Cf. A. DUVAL, *Présentation de M.-D. Chenu par ses œuvres essentielles*, dans *Marie-Dominique Chenu. Moyen-Âge et modernité*, Colloque organisé par le département de la recherche de l'Institut catholique de Paris et le centre d'études du Saulchoir à Paris, les 28 et 29 octobre 1995, Paris, Le centre d'études du Saulchoir, Cerf, 1997, p. 17.

d'alors. L'affaire des prêtres-ouvriers a été une occasion d'abattre des représentants d'une tendance ; il n'y a pas d'autre raison aux mesures récentes que des raisons anciennes »¹⁷⁴.

L'hypothèse de Congar est peut-être plausible, mais le coéquipier du Père Chenu n'apporte pas de preuves pour valider une telle accusation. Pour sa part, François Biot note que la deuxième condamnation du Père Chenu fut directement liée à son soutien aux prêtres-ouvriers : « Suspect, mêlé de très près à l'aventure évangélique des prêtres-ouvriers et à leur mise à l'écart, un théologien fut lui-même envoyé en exil intérieur, à Rouen, en 1954. Il n'en continua pas moins à travailler, à réfléchir, à multiplier les contacts avec toutes sortes de gens, en particulier les militants ouvriers »¹⁷⁵.

Quant à F. Leprieur, il précise que c'est à cause de son article sur la légitimité du sacerdoce des prêtres-ouvriers que le Père Chenu fut condamné. En fait, les instances supérieures de l'Église avait aboli le nom de « prêtres-ouvriers » pour le remplacer par celui de « prêtres de la mission ouvrière »¹⁷⁶ et avait interdit d'écrire à ce sujet¹⁷⁷. Que Chenu écrive à ce sujet, ce fut de la pure « insolente provocation » aux yeux des censeurs romains. L'article du Père Chenu consolida la thèse selon laquelle son auteur fut un des chefs d'orchestre de la résistance des prêtres-ouvriers¹⁷⁸.

En effet, Mgr Villot pense que le Père Chenu avait, au début de l'enquête sur « l'affaire des prêtres-ouvriers », en particulier par ses réactions contre « le plan disciplinaire » envisagé par le légat pontifical, Mgr Ancel¹⁷⁹, orienté ses camarades prêtres-

¹⁷⁴. Y. CONGAR, *Journal d'un théologien*, p. 264. Selon Congar, la condamnation des prêtres-ouvriers aurait été savamment orchestrée par un homme : le cardinal Nicolas Canali. Né en 1874, prêtre en 1900 et proche collaborateur du cardinal Merry del Val, cardinal en 1935, cet homme est bien une des incarnations du conservatisme romain. Il a sous Pie XII la haute main sur le fonctionnement matériel du Vatican. Mais cela ne suffit pas pour lui attribuer un rôle déterminant dans la crise de 1954.

¹⁷⁵. F. BIOT, *Un suspect à Vatican II*, dans *TC* 2380 (du 19 au 25 février 1990), p. 12.

¹⁷⁶. Fr. LEPRIEUR, *Quand Rome condamne*, p. 72-73.

¹⁷⁷. Écoutons la réaction du Père Congar au sujet de cette interdiction : « M'interdire d'écrire. Mais cette mesure, en vertu de quoi ? Pourquoi ? Qu'ai-je écrit qui la mérite ? Dans toutes ces affaires de Saint-Office, il y a toujours un acte initial arbitraire, parfois faux et mensonger, que le système empêche qu'on remette jamais en question, et qui déclenche en chaîne une série d'ennuis et de stupidités... Et le cas du passé ne leur apprend rien ! » (*Journal d'un théologien*, p. 221).

¹⁷⁸. Dans l'affaire des prêtres-ouvriers, le Père Chenu fut soupçonné d'entretenir un climat d'idées et d'attitudes d'une inspiration marxisante plutôt qu'évangélique et catholique.

¹⁷⁹. Alfred Ancel, évêque auxiliaire de Lyon, supérieur général du Prado ; il sera élu membre de la Commission doctrinale lors de la deuxième session du Concile.

ouvriers dans un sens de résistance et les avait rendus peu disposés à un dialogue avec la hiérarchie¹⁸⁰.

« Résistance » ! Telle fut le chef d'inculpation du théologien Chenu et de ses amis, prêtres ou laïcs. Ici, la piste de combat d'écoles cède le pas au problème religieux à coloration politique. Cela faisait un moment que des soupçons d'appartenir au Parti communiste pesaient sur les prêtres-ouvriers. En effet, certains évêques français et romains accusaient ces derniers et leurs théologiens de « subversion ». À quoi le Père Chenu répondit : « Non. D'ailleurs Maurras disait lui-même que l'Évangile était subversif, et c'est pourquoi il était pour l'ère constantinienne, pour la religion à l'intérieur du régime. Nous, nous savons que c'est au contraire en reprenant notre indépendance que nous retrouverons l'Évangile à l'état pur... Quand les chrétiens se réveillent et retrouvent l'Évangile, ils sont contestataires, c'est toujours une minorité qui les mène »¹⁸¹.

Qui pouvait entendre cette explication ? Le pape Pie XII en avait ainsi décidé : « Il vaut mieux garder l'intégrité du sacerdoce, même si l'apostolat ouvrier doit en souffrir »¹⁸². Néanmoins, pour la vérité, le Père Chenu ne se tut pas. Comment pouvait-il en être autrement ? Il reste que le Père Chenu fut activement solidaire du mouvement, des idées et des hommes. Il devait être touché avec eux, blessé dans le même combat¹⁸³. Selon Y. Tranvouez, les prêtres-ouvriers, cultivant une méfiance de principe à l'encontre des intellectuels qui n'étaient pas avec eux sur le terrain, n'eurent guère, parmi les théologiens, qu'un interlocuteur régulier, le Père Chenu, dont ils apprécèrent avant tout qu'il fût à leur écoute¹⁸⁴. Le Père Chenu aurait donc agi en théologien.

À l'opposé de nombreux dominicains, le Père Chenu se trouva en plein accord politique avec la « résistance ». Un de ses disciples et amis, dont les options furent contradictoires, témoigne à ce sujet : « En ces orientations mêmes, qui lui firent grand tort en certains milieux, ecclésiastiques notamment, il ne cessa jamais de penser et d'agir en théologien ayant un degré exceptionnel de la recherche et du discernement des voies par lesquelles la sagesse de Dieu semble vouloir conduire l'histoire des hommes pour l'accom-

¹⁸⁰. Cf. la réponse du Père Chenu à la lettre de Mgr Ancel, s'exprimant au nom des prêtres-ouvriers, dans Fr. LEPRIEUR, *a.c.*, p. 324.

¹⁸¹. M.-D. CHENU, *La foi lézardée*, 1977, p. 287.

¹⁸². *Ibidem*, p. 222.

¹⁸³. Cf. son article dans *VI* (février 1954), p. 175-181 ; cf. aussi M.-D. CHENU, *Notes et réflexions. Saint Dominique et le communisme*, 1937, p. 16-18.

¹⁸⁴. Y. TRANVOUEZ, *Catholiques et communistes : la crise du progressisme chrétien (1950-1955)*, Paris, Cerf, 2000, p. 290.

plissement de ses desseins salutaires. Nous retrouvons ainsi, en ces zones frontières si difficiles et si fertiles en des oppositions dont le mystère de la Bête fait toujours son profit, la nécessité et l'originalité de cette 'théologie concrète' et historique qui, peu coutumière à la grande majorité des théologiens, est cependant la seule à pouvoir discerner, dans le présent comme dans le passé, les 'signes des temps' qui permettent de rejoindre et de servir les cheminements historiques et concrets de cette divine sagesse... Ne pas discerner cela dans la grâce du Père Chenu et dans son service d'Église, se borner à voir en lui un 'homme de gauche', est aussi injuste pour sa personne que théologiquement court »¹⁸⁵.

Cependant, les échanges entre le « théologien-porte-parole » des prêtres-ouvriers et l'apôtre de Rome ne furent pas toujours tendres. Mgr Ancel refusa toute approche théologique de cette aventure. Ce qui mit d'ailleurs certains évêques français, favorables à cette expérience, dans une situation angoissante¹⁸⁶.

En effet, excepté l'argument disciplinaire, le légat pontifical ne vit en cette expérience aucun « véritable désordre dans les esprits »¹⁸⁷. Mais, selon Pie XII, le mandant de la cessation de cette expérience pastorale, le sacerdoce est incompatible avec la condition de vie de travailleurs. Malheureusement dans cette affaire, « seule l'obéissance aveugle et douloureuse, la soumission sans réserve étaient envisageables »¹⁸⁸, remarque F. Leprieur.

La cause fut donc entendue. Les Pères Chenu et Montuclard eurent beau défendre la position des victimes, ils ne réussirent point à convaincre leur interlocuteur. Pourtant, l'enjeu dans cette affaire est assurément théologique¹⁸⁹, ils le savaient bien et voulurent l'envisager à cette hauteur. Ici encore, le problème fondamental est celui des rapports entre spirituel et temporel.

L'expérience des prêtres-ouvriers suscita beaucoup d'inquiétude dans les rangs de certains hauts dignitaires de l'Église. Car, des rapports communistes parvenus à Rome révélèrent que des dirigeants communistes espéraient gagner les prêtres-ouvriers à leur compte et par eux, attirer certains catholiques. Ainsi, pour faire échouer ce prétendu projet, le

¹⁸⁵. Cité dans M.-D. CHENU, *La liberté dans la foi*, 1969, p. 97.

¹⁸⁶. Notamment le cardinal E. Suhard, archevêque de Paris. Cf. ses lettres pastorales de 1948 et 1949, dont *Le prêtre dans la cité*, Lettre pastorale, carême de l'an de grâce, 1949, Paris, Lahure, 1949, 99 p.

¹⁸⁷. F. LEPRIEUR, *o.c.*, p. 221.

¹⁸⁸. *Ibidem*, p. 224.

¹⁸⁹. L'expérience des prêtres-ouvriers est une exigence ecclésiale qui veut que soit authentique tout dialogue entre les laïcs et les clercs, comme entre les chrétiens et leurs évêques. Chenu démontra dans son article que cette expérience suscita par sa fécondité même la germination d'une réflexion théologique sur la mission comme sur le sacerdoce. Ce que l'autorité hiérarchique récusait.

pape fut contraint de clore officiellement le débat. Il ne restait plus qu'une chose à faire : se soumettre à la volonté du pape. En bon disciple de saint Dominique, le Père Chenu se soumit et se retira à Rouen. Écoutons le Père Chenu, répondant à un groupe de cadres et leurs épouses qui voulaient savoir ce qu'il advenait de la décision de 1954 : « Tout s'est très bien passé. Ce fut une très belle cérémonie ; on m'a coupé la tête »¹⁹⁰.

Cependant, les condamnations de Rome ne réussirent pas à séparer Chenu du monde et des événements de son temps. Plus on voulut l'en séparer, plus il se sentit solidaire des problèmes du monde. Selon M. Quérrien, toute l'attitude du Père Chenu était ainsi dominée par le fait qu'il avait une fois pour toutes reconnu, dans le monde des hommes, « celui où se déroulait la scène du salut. Ce monde, il donnait à tout moment l'impression de l'empoigner à pleines mains, comme pour l'obliger, lui aussi, à se reconnaître »¹⁹¹.

Ainsi, par exemple, malmenée dans ses derniers moments, l'équipe de rédaction de *La Quinzaine* eut recours à la stratégie du Père Chenu qui, de Rouen, où il s'exila, formulera des avis précieux en vue d'une défense possible¹⁹². Il conseilla fermement aux dirigeants de *La Quinzaine* une prudente obéissance à l'égard de la hiérarchie, afin d'éviter toute discussion doctrinale qui ne ferait qu'alimenter « le procès de tendance » qui lui fut fait : « Vos ennemis vous attendent à ce lieu. C'est précisément dans ce lieu qu'il ne faut pas livrer bataille, mais à partir des faits, et dès maintenant, si l'occasion s'en présente. En tournant contre Mgr Guerry sa propre doctrine, sur des faits que son abstraction escamote »¹⁹³.

Le Père Chenu, qui n'est pas seulement le théologien que l'on sait, l'inspirateur de ses jeunes confrères, mais aussi l'animateur infatigable de petits noyaux militants, notamment de groupes de jeunes foyers¹⁹⁴, se résolut à vivre tous ces événements – de 1942 et de 1954 – par obéissance à l'Église et à sa conviction théologique. Il l'écrit à un de ses frères : « J'ai donc obéi, simplement, non par un acte héroïque, mais par un réflexe biologique de ma vie religieuse ». Et de poursuivre plus loin : « Il est des heures où nous devons, au milieu des obscurités et des sottises, ressentir fortement les exigences de l'obéissance, dans l'Église plus

¹⁹⁰. *Contemporains du futur*, dans *L'hommage différé au Père Chenu*, p. 159. L'adverbe « très », employé deux fois ici, relève de l'ironie. Le Père Chenu avait beaucoup souffert de ces événements.

¹⁹¹. M. QUERRIEN, *Le monde est la scène du salut*, dans *L'hommage différé au Père Chenu*, p. 102. Le Père Chenu joua un rôle important dans la publication de plusieurs revues entre 1950 et 1958, notamment *La Quinzaine* en 1951, *Les événements et la foi* en 1952, *L'actualité religieuse dans le monde* en 1954.

¹⁹². Cf. Y. TRANVOUEZ, *o.c.*, p. 218 ; p. 232.

¹⁹³. Lettre du Père Chenu à Eugénie, le 7 mai 1954, Archives du Père Chenu, couvent Saint-Jacques, Paris. Dossiers A1.

¹⁹⁴. Cf. J. et J BONIFACE, *Les petits foyers du Père Chenu*, dans *L'Hommage différé au Père Chenu*, p. 145-147.

qu'ailleurs. Mais pour servir ses exigences mêmes, je récusé une 'mystification' par laquelle on fait de l'obéissance (morale) un acte de foi au Christ crucifié au moment même où on réduit la foi théologique à une obéissance à l'autorité de l'Église »¹⁹⁵.

Les propos de J. Le Goff, historien médiéviste, illustrent bien la détermination de Chenu de faire redécouvrir à l'Église sa mission auprès des hommes pour les hommes, avec les hommes. Selon cet auteur, Marie-Dominique Chenu incarnait la vie. Il était amour, d'une bonté qui savait être sans faiblesse. Ses combats étaient intrépides mais fraternels. Cependant, certains confrères virent souvent en lui un arrogant ou encore un orgueilleux¹⁹⁶. Le Goff a perçu chez Chenu « un mélange de vraie obéissance et de tristesse narquoise. Tristesse car il éprouvait de la peine non pour lui, mais pour ces chrétiens – militants ouvriers et prêtres-ouvriers – dont l'engagement profond venait d'être réprouvé. Narquoise parce qu'il avait confiance : la Providence balayerait les petitesesses de la curie romaine »¹⁹⁷.

Pie XII était mort le 9 octobre 1958. Le Père Chenu put revenir à Paris en septembre 1962, et orienta sa réflexion vers la préparation du Concile. Ainsi était-il persuadé que c'est la Providence qui poussa le pape Jean XXIII à convoquer le Concile Vatican II, dont les travaux de la première session débutèrent le 11 octobre 1962. Providence encore qui fit que, même sans avoir reçu une invitation officielle des autorités romaines, Marie-Dominique Chenu participera activement aux travaux dudit Concile jusqu'à sa clôture le 8 décembre 1965. En ce jour-là, l'Église sortit du cénacle, comme les apôtres à la Pentecôte. Elle apparut tournée vers les réalités terrestres pour un franc dialogue, selon les aspirations du théologien dominicain.

Bref, les condamnations de 1942 et de 1954 auraient pu briser le cheminement théologique de Marie-Dominique Chenu, s'il n'était pas un homme de foi, s'il n'avait pas un attrait immodéré pour la nouveauté. En effet, homme de foi, le Père Chenu continuait d'aller de l'avant avec la même intrépidité.

¹⁹⁵. Cité par C. GEFFRÉ, *a.c.*, p. 11.

¹⁹⁶. Le Père Gy nous a confié, lors de notre séjour à Saint-Jacques, que le Père Chenu, qu'il a connu particulièrement, avait un caractère difficile à maîtriser. « Chenu était un chahuteur hors-pair », nous répétait-il souvent.

¹⁹⁷. J. LE GOFF, *Un éveilleur de l'histoire*, dans *TC* 2390 (1990), p. 11.

1.1.6. LE CONCILE VATICAN II ET LA RÉHABILITATION DU PÈRE CHENU (1962-1966)

Le Père Chenu considéra lui-même sa participation au Concile Vatican II comme le couronnement de son combat théologique¹⁹⁸. Yves Congar, un de ceux avec qui il fut condamné en 1954, eut du mal à dissimuler son émotion devant les responsabilités qui furent désormais les leurs au Concile: « Quand on voit où l'on en est et qu'on mesure le chemin parcouru, on n'en revient pas ! Le Père Chenu, poursuit-il, est l'un de ceux qui ont taillé la voie dans les épines et apporté des pierres pour le ballast. Que de choses nous sont venues de lui ! Un jour, Etienne Gilson (...) disait, faisant allusion au difficile remplacement du Père Chenu à la tête du Studium qu'il avait animé pendant vingt ans, dont dix années de régence : Un Père Chenu, il y en a un par siècle¹⁹⁹ ! »

Cependant, il convient de rappeler que le Père Chenu participait aux travaux du Concile par la petite porte, comme expert privé de Mgr Claude Rolland, évêque d'Antsirabé à Madagascar²⁰⁰.

Arrivé à Rome, le Père Chenu s'installa dans l'accueillante maison-généralice des Pères de Notre-Dame de La Salette. Cela peut se comprendre facilement. La majorité des Pères qui composaient le conseil général des Missionnaires de La Salette avaient fait leur théologie au Saulchoir, sous la direction du Père Chenu. Ainsi, dans cette communauté, il se sentit à l'aise et il pouvait y déployer ses énergies comme conseiller théologique²⁰¹. Nonobstant, le Père Chenu n'était pas pleinement réhabilité par rapport aux événements de 1954 surtout, comme le furent d'autres experts officiels du Concile, tels que Yves Congar et Karl Rahner.

Bien qu'il fût actif au sein de nombreux groupes de réflexion, bien qu'il ne fût pas du tout étranger, en 1962, à l'initiation et à la première rédaction du *Message au monde* du Concile, le Père Chenu demeurait encore suspect aux yeux de beaucoup d'évêques, surtout

¹⁹⁸. « Cette entreprise *d'aggiornamento* est, dit-il, à longueur de siècles, l'un des plus grands événements de l'histoire de l'Église. En avoir été le témoin, de près ou de loin, est une rare et bouleversante expérience » (M.-D. CHENU, *Regard sur cinquante ans de vie religieuse*, 1990, p. 268) ; cf. aussi F. BIOT, *Un « suspect » à Vatican*, p. 13.

¹⁹⁹. Y. M. CONGAR, *Le frère que j'ai connu*, dans *L'Hommage différé au Père Chenu*, p. 244.

²⁰⁰. Cf. M.-D. CHENU, *Notes quotidiennes au Concile. Journal de Vatican II (1962-1963)*, 1995, p. 52 ; cf. IDEM, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 56-57 ; cf. aussi C. ROLAND (Mgr), *Le Père Chenu théologien au Concile*, dans *L'Hommage différé...*, p. 247-256. Pour en savoir plus sur le personnage de Mgr Rolland, cf. *Théologien en liberté*, 1975, p. 56-57.

²⁰¹. C. ROLAND (Mgr), *a.c.*, p. 252.

français²⁰². Mais le Père Chenu n'est pas homme à cultiver la rancune. N'invite-t-il pas lui-même à « conserver la patience intellectuelle dans l'impatience de l'amour » ? Et puis, peu lui importe d'être sur le devant de la scène conciliaire : son lieu de travail, « c'est l'événement ». Question d'« urgence évangélique » ! L'important est qu'il a inspiré quelques intuitions majeures de Vatican II »²⁰³.

Selon le Père Chenu, le fait d'être expert d'un évêque africain est la matérialisation non seulement d'une marginalisation dans laquelle les évêques français l'avaient enfermé, mais aussi d'un choix et d'une adhésion profonde à la catholicité de l'Église dans son pluralisme concret. De plus, ce statut d'expert privé lui permit enfin de s'exprimer librement. Il est important, dans le cas du Père Chenu, de souligner la place de la liberté. Chenu ne fut pas un protagoniste de la préparation conciliaire, et pas davantage l'un de ces théologiens pris presque comme « otages » dans les commissions préparatoires. Le Concile fut pour Chenu une occasion de liberté, à partir de l'expérience de la capacité retrouvée d'un « Évangile qui parle dans le temps »²⁰⁴. L'esprit de liberté dont devrait disposer la théologie est un facteur déterminant pour l'exercice de son ministère.

Marie-Dominique Chenu savait avec perspicacité présenter ses espoirs, ses refus et ses positions aux pères conciliaires. Son cœur partageait avec une émotion profonde la vie et les événements d'Église, en particulier la grande espérance du Concile, où son enthousiasme et son rôle furent décisifs à côté de certains théologiens et Pères²⁰⁵. Il partagea aussi les épreuves de la vie de l'Église et de son ordre, épreuves qui le meurtrirent et l'affligèrent

²⁰². Cf. C. GEFFRE, *Le Père Chenu*, dans *L'hommage différé au Père Chenu*, p. V-VII. À propos du *Message au monde*, cf. aussi J. DUQUESNE, *Un Gavroche théologien*, dans *TC* 2380 (1990), p. 13; M. QUERRIEN, *a.c.*, p. 102. Sur l'origine et le développement du projet de ce message, cf. A. DUVAL, *Le message au monde*, dans *Vatican II commence*, p. 105-118 ; *Vatican II et la Belgique* (sous la dir. de C. SOETENS), Ottignies, Éd. Quorum, 1996, p. 101-102. Selon J. Doré, ni le célèbre schéma XIII ni *Gaudium et spes* ni la fameuse attention aux « signes des temps » ne seraient tout à fait ce qu'ils ont été et demeurent pour nous sans le théologien M.-D. Chenu (cf. J. DORÉ, *Un itinéraire-témoin. Marie-Dominique Chenu*, dans *Les catholiques français et l'héritage de 1789. D'un centenaire à l'autre (1889-1989)*, Actes du colloque de l'Institut Catholique de Paris (Paris 9-11 mars 1989), Paris, Beauchesne, 1989, p. 332) ; cf. aussi J. GROOTAERS, *Marie-Dominique Chenu revisité*, dans *RTL* 27 (1996), p. 81 ; cf. G. TURBANTI, *Il ruolo del P. Chenu nell'elaborazione della costituzione Gaudium et Spes*, dans *Marie-Dominique Chenu : Moyen Âge et modernité*. Colloque organisé par le département de la recherche de l'Institut Catholique de Paris (les 28 et 29 octobre 1995), sous la présidence de J. Doré et de J. Fantino, Paris, Cerf, 1997, p. 171-213.

²⁰³. M. de SAUTO, *Marie-Dominique Chenu, l'homme du dialogue*, dans *La Croix*, hors série (décembre 2002-janvier 2003), p. 27.

²⁰⁴. M.-D. CHENU, *Notes quotidiennes au Concile*, 1995, p. 49 ; cf. IDEM, *L'Afrique au Concile*, 1961, p. 30-34.

²⁰⁵. Il avait lancé l'idée qu'avant l'ouverture officielle du concile les évêques rassemblés devaient adresser un message à tous les hommes (cf. F. BIOT, *a.c.*, p. 12).

souvent, sans pourtant lui ôter son optimisme, ni le courage de parler ou de s'engager avec la lucidité de son intelligence et la perspicacité de ses exigences.

Nous serions tenté d'affirmer que la participation de Chenu au Concile fut le couronnement de sa pensée. Car, pour une bonne part, selon J. Dusquene, les grandes intuitions conciliaires, quoi qu'il en soit de la lettre de divers documents adoptés, reprirent à leur manière le dynamisme de la pensée théologique de Marie-Dominique Chenu. Il « fut l'un des hommes clefs du Concile, que ses travaux et ses combats avaient contribué à préparer »²⁰⁶.

Discret, mais passionné, Marie-Dominique Chenu se battit de toutes ses forces et avec enthousiasme, partout où il se trouva et intervint, pour que fût reconnu ce qu'il avait découvert non seulement dans les livres, en particulier chez saint Thomas d'Aquin savamment étudié, mais plus encore au contact des hommes et des événements de son temps. Aussi fut-il engagé en mission à la base ou dans le dialogue avec une multitude de Français et d'étrangers : Dieu incarné, présent en pleine pâte humaine, au cœur des grandes espérances.

Le Père Chenu se battit pour que fût vivement perçu le rapport extrêmement étroit qui doit exister entre « création et incarnation ». Autrement dit, selon Chenu, « l'impact le plus direct de la Parole de Dieu, ce n'est pas la communauté préfabriquée, c'est le monde lui-même, tel qu'il est conçu »²⁰⁷. Il montra pendant le Concile à quel point il était conscient du fait que nous sommes entrés dans une nouvelle étape de la rencontre de l'Église et du monde²⁰⁸.

Selon le Père Chenu, il est inconcevable d'annoncer cette bonne nouvelle pour l'humanité, si l'on n'éprouvait pas une sympathie spontanée pour son temps, avec ses questions, ses expressions, sa culture. Il y a chez le théologien dominicain une passion pour le monde, son devenir, son évolution, pour ses recherches souvent désespérées ou balbutiantes. « Quelle joie et quelle merveille pour ses nombreux admirateurs, note F. Marneffe, lorsque, debout, ses fiches de lecture à la main, il leur ouvrait à la compréhension de toute une période de l'histoire de l'Église »²⁰⁹.

²⁰⁶. J. DUQUESNE, *Un Gavroche théologien*, dans *TC* 2380 (du 19-25 février 1990), p. 13. Lors d'une session plénière du chapitre général d'Oakland, le 28 juillet 1989, les noms du P. Chenu et du P. Congar furent l'objet d'applaudissements et d'une adresse signée par le maître de l'ordre des frères prêcheurs et plusieurs capitulaires.

²⁰⁷. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 145.

²⁰⁸. Cf. F. BIOT, *a.c.*, p. 12.

²⁰⁹. *Messe des obsèques du Père Chenu en la cathédrale Notre-Dame de Paris*. Homélie prononcée par F. MARNEFFE, dans *Analecta* (janvier-juin 1990), p. 174. En fait, Chenu ne laissait s'échapper aucune information. Aussi se promenait-il partout avec son stylo à bille et un bout de papier (cf. *Contemporains du futur*, dans *L'hommage différé au Père Chenu*, p. 157).

Le Père Chenu habitait l'Église, et on dira volontiers qu'il ne s'est jamais séparé de cette terre nourricière qu'est l'Église et cette portion d'Église qu'est son ordre. Or, ce sens de l'Église, cette obéissance à l'Église, cette appartenance à l'Église ne changea pas son attitude vis-à-vis du monde et des hommes. Au contraire, au cœur de la vie de l'Église, il garda une simplicité évangélique étonnante. Cette puissance de l'Évangile, il savait bien qu'il ne pouvait la faire surgir que du corps du Christ qu'est l'Église. C'est ce qu'il vécut et expérimenta au Concile Vatican II.

Mais ce même dynamisme de l'Évangile lui interdit de revenir en arrière, de se laisser arrêter par les obstacles, de se plaindre ou de laisser grandir quelque amertume devant les mesures ou les critiques dont il fut objet. Le Père Chenu « semblait dépasser tout cela, pour aller vers les urgences du Royaume de Dieu et de son temps »²¹⁰.

En d'autres termes, selon Chenu, avant la foi conceptualisée, il y a la foi vécue, lieu premier de la théologie. Sa conception théologique résolument ancrée dans l'historique valut au père Chenu quelques ennuis avec certains cercles théologiques et la hiérarchie de l'Église. Mais, en laissant le dominicain aller et venir entre les colonnades du Vatican, nous pourrions y voir une certaine réhabilitation.

On pourrait donc affirmer que le Père Chenu avait atteint le but pour lequel il avait tant souffert. En fait, à Vatican II, les Pères conciliaires comprirent que l'Église n'est pas en dehors du monde et que les événements du monde la concernent directement²¹¹. Réconcilié avec l'Église, le Père Chenu se reconnut dans la plupart des grandes décisions du Concile : « Remarquez bien, s'exclama-t-il, le Concile a dit à peu près la même chose [que ce que j'ai toujours pensé] !... Plus je suis présent à mon temps, plus je suis renvoyé aux origines ; et plus je perçois mes origines, plus je suis présent à mon temps »²¹².

Selon René Laurentin, Vatican II, concile pastoral, est devenu paradoxalement le concile d'un renouveau doctrinal. Les théologiens y ont trouvé une audience sans précédent. R. Laurentin souligne : « Concile des experts, a-t-on dit lors de la première session, avec une note critique justifiée pour ce qu'il y avait là d'excessif : cela tenait à une situation historique. Durant des siècles, la théologie s'était sclérosée. Elle avait progressivement perdu contact des

²¹⁰. Cf. *Messe des obsèques du Père Chenu en la cathédrale Notre-Dame de Paris*. Homélie prononcée par F. MARNEFFE, dans *Analecta* (janvier-juin 1990), p. 175.

²¹¹. Cf. *Un théologien en liberté*, 1975, p. 73. Chenu dit que c'est son texte sur la création et l'incarnation qui inspira les pères conciliaires, même s'il n'avait pas été retenu en entier pour une raison toute simple : il était un peu long et la consigne chez les experts était de raccourcir le plus possible (p. 74).

²¹². *Ibidem*, p. 63.

sources et de la vie pour devenir collection ou système de thèses. Le labeur acharné des théologiens souvent méconnus y remédiait dans l'ombre. Vatican II a fait droit aux acquisitions de ce courant qui ré-assume d'un même mouvement les sources et la réalité vivante du salut »²¹³.

En accordant la parole à des théologiens « proscrits », compagnons d'infortune des prêtres-ouvriers, le concile n'avait-il pas l'intention de les réhabiliter définitivement ? Le Père Chenu remarque : « Au cours de ce débat, est intervenu notamment le cardinal Pellegrino... Il prit la parole pour revendiquer comme test de la liberté des consciences, le consentement de l'Église à la liberté de recherche théologique. Il cita alors l'exemple d'un théologien qui, a-t-il dit, 'est aujourd'hui un des principaux augures de ce Concile, mais que j'ai rencontré, jadis, en exil, écarté autoritairement du travail de l'Église officielle'. À la fin de la séance, j'allai trouver le cardinal et lui demandai qui, parmi les proscrits de ce temps, il visait. Teilhard de Chardin ? Il me répondit : 'Le Père Congar' »²¹⁴.

Quoi que l'on dise, les condamnations et les peines infligées au Père Chenu et à ses compagnons laisseront encore longtemps des cicatrices dans l'histoire de la théologie et du catholicisme français. Il n'y a rien de semblable dans la vie affective d'un individu. F. Leprieur le confirme bien quand il écrit : « La blessure reçue par les protagonistes de cette affaire – prêtres-ouvriers –, nous en sommes témoins, est inguérissable... Blessure des prêtres-ouvriers... Blessure aussi, des théologiens qui furent soupçonnés, entravés dans leur recherche... »²¹⁵.

Cet accompagnateur spirituel du monde fut un extraordinaire éveilleur d'hommes et d'idées. Peut-être n'a-t-il pas fourni l'œuvre qu'on était en droit d'attendre de lui, notamment dans son domaine de prédilection: l'histoire des doctrines, la théologie médiévale, ou du côté d'une théologie de la création. Pourtant, il produisit une œuvre considérable. Mais une grande partie de son temps, de ses forces et de lui-même est passée dans le travail pour les autres. Étienne Gilson disait un jour de lui : « Le Père Chenu, il s'écoule en participation »²¹⁶. Ceux qui l'ont rencontré ont été saisis par cette sympathie immédiate, par cette chaleur communicative, par cet optimisme irrésistible.

²¹³. R. LAURENTIN, *Bilan du Concile. Histoire. Textes. Commentaires*. Avec une chronique de la quatrième session, Paris, Seuil, 1966, p. 369.

²¹⁴. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 200. Congar fut condamné en tant que témoin historique « des obscures pesanteurs » de l'Église, surtout dans le domaine de l'œcuménisme (cf. Y. CONGAR, *Chrétiens désunis. Principes d'un « œcuménisme » catholique* (Unam Sanctam, 1), Paris, Cerf, 1937).

²¹⁵. F. LEPRIEUR, *Quand Rome condamne*, p. 496-498.

²¹⁶. Cité par Y. M. CONGAR, *Le frère que j'ai connu*, dans *L'Hommage différé au Père Chenu*, p. 240.

Il faut avoir une grande foi en Dieu pour croire tellement en l'homme et au monde. Le Père Chenu fut donc, comme on a pu le remarquer, pendant toute sa vie un homme de combat pour la liberté, la justice et l'égalité des chances entre les peuples. Ne serait-ce pas là une des raisons qui poussèrent certains détracteurs à situer son combat théologique dans le prolongement des fermentations sociales observées en France depuis la Révolution française ?

1.1.7. AU SERVICE DE SA FAMILLE RELIGIEUSE ET DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE (1966-1990)

Après le concile Vatican II, le Père Chenu est allé habiter au couvent Saint-Jacques à Paris, de 1966 jusqu'à sa mort en 1990. À Saint-Jacques le Père Chenu n'était pas de tout repos. Non seulement il cherchait à commenter les énoncés du Concile et à en appliquer des directives, mais il fit preuve d'un labeur radical, dans une attention aiguë au devenir de l'homme et du monde, d'un « labeur de permanente investigation... d'invention, au titre même de l'économie historique du christianisme »²¹⁷. Le Père Chenu profita de son séjour à Saint-Jacques pour retoucher plusieurs de ses écrits. Il animait des retraites et assistait à diverses conférences et sessions sur la vie de l'Église et du monde. Marie-Dominique Chenu était en dialogue permanent avec les hommes et les femmes de son temps. Il avait simplement mis son amour au service de l'Église. C'est du moins l'avis du Frère Francis Marneffe, son prieur provincial : « Le Père Chenu était un maître, dont les initiatives ont été multiples et fécondes, dans la vie de notre province dominicaine, comme dans l'ordre et dans l'Église. Mais cette fécondité qui tire sa vitalité de ce sens de l'incarnation et de cette vision du monde, il la doit encore à son sens de l'Église »²¹⁸.

Marie-Dominique Chenu doit le secret d'une telle vie aux multiples facettes, au fondement quasi biologique de sa vocation dominicaine. Ainsi, il avait mené une vie « qui sut concilier le travail universitaire de haute qualité, la solidarité avec tous les mouvements porteurs d'avenir de son siècle, le ministère au quotidien dans de multiple groupes »²¹⁹.

Enfin, l'auteur de *Une école de théologie : Le Saulchoir* s'est éteint le dimanche 11 février 1990 à 4 heures du matin, à Paris. Les obsèques de ce témoin de l'Évangile si longtemps tenu à distance des institutions officielles ont été célébrées en l'église métropolitaine de Notre-Dame, le 15 février 1990 à 15 heures, sous la présidence du cardinal Lustiger, archevêque de Paris, et du Frère Damian Byrne, maître de l'ordre. L'homélie fut prononcée

²¹⁷. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 193-194.

²¹⁸. Homélie aux obsèques du Père Chenu, dans *Analecta* (janvier-juin 1990), p. 174-175.

²¹⁹. C. GEFFRÉ, *a.c.*, p. 10-11.

par le Frère Francis Marneffe, prieur provincial de France. Avant la prière de l'absoute, récitée par le Frère Vincent Cosmao, prieur du couvent Saint-Jacques, un hommage à l'œuvre scientifique du Père Chenu avait été exprimé par Jacques Le Golf, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, à Paris.

1.2. LES ŒUVRES DE MARIE-DOMINIQUE CHENU

Le titre de la deuxième partie de ce chapitre ne signifie pas que nous voulons procéder à un inventaire exhaustif des livres et articles écrits directement par Chenu ou en collaboration avec d'autres auteurs. Il ne s'agit pas non plus d'en faire un résumé pour chacun. Nous voulons plutôt remarquer dans les ouvrages essentiels du maître du Saulchoir l'évolution de sa pensée. Chenu a évolué, en ce sens que sa foi en Dieu et en l'Église se raffermissait au fur et à mesure qu'il grandissait.

Du point de vue strictement théologique, le Père Chenu se situe dans une période caractérisée par deux préoccupations, à savoir « le désir d'enraciner la théologie dans le donné révélé et le souci d'adapter le discours théologique aux questions posées par la situation réelle de l'homme »²²⁰. Interprète génial de saint Thomas d'Aquin, théologien de l'Incarnation et des signes des temps, le Père Chenu fut l'une des grandes figures qui marquèrent l'histoire de l'Église du siècle passé. Sa longue vie fut d'une admirable homogénéité au point qu'elle fit de lui un « mythe ». La pensée de Chenu s'inscrit entièrement dans la perspective du « renouveau de la théologie » amorcé dès le début du 20^{ème} siècle²²¹.

²²⁰. E. VILANOVA, *Histoire des théologies chrétiennes*, t. 2, p. 897. Selon cet auteur, les Pères Chenu et Charlier furent les pionniers de cette nouvelle façon de faire la théologie. Mais, Vilanova semble oublier que la pensée de Charlier s'inspire très largement du cours prodigué par R. Draguet à Louvain (cf. R. GUELLEY, *Les antécédents de l'encyclique « Humani Generis » dans les sanctions romaines de 1942 : Chenu, Charlier, Draguet*, dans *RHE* 3-4 (1986), p. 452-453) ; cf. M. BATTISTA, *Le teologie del nostro tempo*, Alba, éd. Paoline, 1976, p. 10 et 15.

²²¹. L'expression « théologie nouvelle » serait forgée par le dominicain Garrigou-Lagrange, précisément à l'époque où il dirigeait la thèse du jeune Karol Wojtyła, le futur pape Jean-Paul II (cf. E. VILANOVA, *o.c.*, p. 902). Garrigou-Lagrange a appliqué la qualification péjorative de « nouvelle théologie » lorsque s'éleva, entre les années 1940-1950, une âpre discussion de certains écrits – notamment des dominicains du Saulchoir, des jésuites de Fourvière – qui contestaient l'authenticité traditionnelle et la valeur de plusieurs trames d'une théologie scolastique, dont le caractère déductif la mettait en rupture « scientifique » avec ses sources vives, avec l'histoire de l'économie du salut, avec une présence pastorale et missionnaire de la parole de Dieu dans l'Église. La « nouvelle théologie » désignait alors la mise en question de la dérive « baroque » de la théologie depuis trois siècles. « La doctrine de foi, disait-on, requiert, dans un assentiment préalable, pour être fondée et construite, la certitude des principes premiers de la raison et leur articulation spéculative » (M.-D. CHENU, *Vérité évangélique et métaphysique wolffienne à Vatican II*, 1973, p. 634 ; cf. GARRIGOU-LAGRANGE, *Le principe*

Le Père Chenu avait une immense curiosité pour les nouvelles fermentations de la théologie. Il était tellement mêlé aux événements de son temps, qu'il nous est aujourd'hui difficile, et presque arbitraire, de thématiser une pensée aussi riche que diversifiée. Toutefois, le deuxième chapitre veut montrer dans les œuvres de Chenu l'enchaînement qui mène sa pensée de la loi la plus contemplative aux engagements les plus concrets, sans que soit en rien perdue l'unité fondamentale de toute la démarche.

Enfin, sur l'œuvre du Père Chenu, signalons les belles études publiées dans *RSPT* 81 (1997). Un article de A. Duval présente la biographie de M.-D. Chenu par ses œuvres, dans *Marie-Dominique Chenu. Moyen-Âge et modernité*, Paris, Cerf, 1997. Une autre étude de L.-J. Bataillon sur le Père Chenu médiéviste nous a semblé aussi intéressante.

1.2.1. PANORAMA DE L'ŒUVRE DU PÈRE MARIE-DOMINIQUE CHENU

Le Père Chenu eut une inspiration théologique prodigieuse. Nous en voulons pour preuve son œuvre immense et variée. Cependant, nous avons recensé peu de livres proprement dits mais un nombre impressionnant d'articles. À cette gigantesque bibliographie s'ajoutent sessions sacerdotales, retraites de communautés religieuses, colloques de toutes sortes. Et que dire des amitiés et des visites ? Les œuvres du Père Chenu furent publiées en diverses langues autres que le français, notamment l'italien et l'espagnol. Comme il est difficile de reprendre dans le cadre de cette étude l'ensemble de ses écrits, nous nous efforcerons surtout de spécifier les ouvrages qui ont une réelle valeur théologique. L'important pour nous est de bien pénétrer la vraie doctrine de Marie-Dominique Chenu.

Parmi les ouvrages qui marquèrent la vie théologique du penseur infatigable, nous citerons sa thèse de doctorat – inédite jusqu'à ce jour –, *De contemplatione*, de juillet 1920. Manifeste de son option théologique et surtout étude de grande envergure, cette thèse présentée à *l'Angelicum* demeure un acquis fondateur de sa pensée. Marie-Dominique Chenu s'y révèle entièrement, dans sa perspective comme dans ses choix. La suite, l'éventail de ses activités, les recherches comme les engagements, en constitueront pour ainsi dire le cheminement naturel et l'aboutissement²²². Le fil directeur en est une exigence d'unification en vertu de laquelle Chenu refuse l'opposition entre la connaissance théologique et la connaissance mystique.

de raison d'être, dans *Angelicum* 26 (1949), p. 321-322). C'est d'ailleurs dans ce contexte que Pie XII publiera son encyclique *Humani generis* en 1950.

²²². Cf. G. CONTICELLO, *a.c.*, p. 363-422.

En effet, le Père Chenu affirme que « la théologie, en tant que science suprême, est au plus haut point une et joint intimement, dans son habitus parfait, la certitude de la spéculation et l'expérience de l'amour profond »²²³. Surtout, le Père Chenu rejette le dualisme entre la sagesse et la science – et ce rejet est resté un des points fermes du thomisme du Père Chenu. Selon G. Conticello, il est difficile de bien saisir le sens que le Père Chenu donne à la contemplation « si l'on ne discerne pas qu'elle constitue l'unique champ d'intelligibilité de la lumière de la foi et de la science théologique, *speculatio* en tant que *contemplatio* »²²⁴.

Que la théologie se développe en « continuité organique » avec la foi, cela se retrouvera dès 1927, dans *La théologie comme science au XIII^e siècle* qui sera ensuite l'objet de plusieurs refontes (1927, 1942, 1957). Jean Jolivet pense que cet ouvrage traite d'un problème « très spécial et très central » à la fois puisqu'il s'agit là de la nature de la théologie : « On y suit, écrit-il, le cheminement d'une analyse ardue appliquée au contenu d'une ample érudition »²²⁵. Quant à la méthode historique de Chenu, Jean Jolivet retient deux ou trois points : « D'abord une vue cavalière du travail de la théologie aux XII^e et XIII^e siècles, qui passe de la dialectique, qui est 'une technique d'élaboration verbale et conceptuelle', à une 'philosophie de l'esprit' qui 'comporte une connaissance du monde et de l'homme' »²²⁶.

Pour sa part, J. Le Goff pense avoir trouvé dans *La théologie comme science au XIII^e siècle*, « des instruments appropriés et les techniques de leur mise en œuvre »²²⁷. Le Père Chenu y a magnifiquement expliqué l'importance des techniques intellectuelles utilisées dans les universités du XIII^e siècle. « Il faut en effet partir de ces conditions matérielles, de cet outillage intellectuel et pédagogique pour comprendre le maître universitaire du Moyen Âge et en devenir un pour notre temps »²²⁸, constate J. Le Goff.

C'est avant même le transfert du Saulchoir en France²²⁹ que le Père Chenu traça le programme et la vie du couvent d'études dans *Une école de théologie : Le Saulchoir*, de 1937, qui inaugura sa longue et fructueuse carrière de théologien. *Une école de théologie : Le*

²²³. *Ibidem*, p. 392.

²²⁴. *Ibidem*, p. 399. À propos de l'unité de la théologie, science et contemplation théologique et le rejet de la métaphysique néo-scholastique, cf. *La théologie comme science au XIII^e siècle*, 1957, p.79 ; 106.

²²⁵. J. JOLIVET, *M.-D. Chenu, médiéviste et théologie*, dans *RSPT* 81 (1997), p. 383.

²²⁶. *Ibidem*, p. 383. Jolivet cite *La théologie comme science au XIII^e siècle*, éd. de 1957, p. 18. Le 13^{ème} siècle est le siècle sur lequel le Père Chenu s'investit fortement dans un noyau de travail de recherche.

²²⁷. Cf. J. LE GOFF, *Le Père Chenu et la société médiévale*, dans *RSPT* 81 (1997), p. 374.

²²⁸. *Ibidem*, p. 374.

²²⁹. Le transfert du Saulchoir de la Belgique en France, plus précisément de Kain-lez-Tournai à Étioles, commença en 1938 par la faculté de philosophie, pour s'achever en 1939, quelques jours avant la guerre de 1940-1945, par celle de théologie.

Saulchoir est peut-être son livre le plus discuté et le plus célèbre. Écoutons le témoignage de Claude Geffré : « Je n'ai pas eu la chance de suivre l'enseignement du Père Chenu. Mais dans les années 50, comme beaucoup d'autres étudiants du Saulchoir, je lisais avec passion son petit livre programme, *Une école de théologie : Le Saulchoir* (1937) qui fut en 1942 l'occasion officielle de sa première condamnation et de sa déposition comme recteur du Saulchoir »²³⁰. Cet opuscule fut republié en 1985, avec des études de certains auteurs, alors que s'était adoucie depuis longtemps la tempête qu'il avait déclenchée. À travers cet opuscule, la personnalité de Marie-Dominique Chenu acquiert un relief singulier, et singulièrement attachant, quand il s'exprime, avec son énergie coutumière, sur ce qui est au centre de sa pensée, sur la valeur historique de l'incarnation : « le salut est dans l'histoire », « Dieu se manifeste dans l'histoire », « l'homme est co-créateur avec Dieu », ou même : « saisir l'Évangile dans la conjoncture », enfin cette formule dont il est lui-même l'auteur : « L'Église en état de mission ». À ses formules plus techniques, qu'il transpose du vocabulaire de la théologie à celui de l'histoire, le Père Chenu sait donner toute leur efficacité.

L'ouverture apostolique du Père Chenu et de toute l'équipe du Saulchoir dans les années 1930, sa proximité avec les animateurs de la Mission de France, de la Mission de Paris, mais aussi son engagement dans diverses manifestations du mouvement de la paix, ses soirées en compagnie des groupes de réflexion les plus divers – depuis des membres du Conseil d'État, des ingénieurs, aux foyers ouvriers auprès desquels son amitié est spontanément affectueuse, bref son intrépidité à se mêler aux « affaires » des mouvements d'action catholique l'aura conduit à concevoir une *Spiritualité du travail* en 1941.

Écarté du Saulchoir, le Père Chenu sut mettre à profit son assignation à Saint-Jacques et son exil rouennais pour retoucher ou composer la plupart de ses écrits. Il écrira lui-même à un confident, par exemple, que sans l'exil rouennais, il n'aurait pu mener à terme son maître ouvrage *La théologie au XII^e siècle*²³¹, qui exprime sans doute sa maturation et l'ampleur de sa perspective d'homme et de théologien. *La théologie au XII^e siècle* est un recueil de dix-huit textes dont onze étaient inédits à la date de parution (1957, réédité en 1976) ; les sept autres s'échelonnent de 1925 à 1954, réunissant d'une manière cohérente toute une série d'études, à la faveur des cours dispensés à l'École Pratique des Hautes Études. Déjà dans l'avant-propos de cet ouvrage, le Père Chenu dénonce « l'insuffisance de l'histoire telle qu'elle est

²³⁰. C. GEFFRÉ, *a.c.*, p. 10.

²³¹. Cf. A. DUVAL, *Présentation biographique de M.-D. Chenu par ses œuvres essentielles*, dans *Marie-Dominique Chenu : Moyen Âge et Modernité*, p. 19. Selon A. Boureau, *La théologie au XII^e siècle* a une vertu singulière : « c'est un livre perpétuel, déclare-t-il. À chaque fois que je l'ouvre, j'y trouve du neuf » (A. BOUREAU, *Le Père Chenu médiéviste : Historicité, contexte et tradition*, dans *RSPT* 81 (1997), p. 407.

communément pratiquée en matière de philosophie et de théologie et qui oublie ‘la réalité... perçue au-delà des spéculations... À la lettre, c’est une histoire *littéraire*, s’attachant aux expressions, aux concepts élaborés, laissant en marge, dans les préalables, les sensibilités spontanées, les émotions collectives, les situations psychologiques ou morales, et tout cet ‘imaginaire’ qui ne fut ni défini ni définissable’ »²³².

La théologie au XII^e siècle compte deux parties essentielles. « La première scolastique », et « Réveil évangélique et science théologique ». Le Père Chenu y manifeste une nouvelle approche des problèmes – nature, histoire, grammaire – et une étude des platonismes, notamment de Boèce. Enfin, il établit le rôle et la valeur de la théologie symbolique. Dans la seconde, après le renouveau évangélique et l’entrée de la théologie grecque, le théologien dominicain examine les nouvelles méthodes de l’enseignement théologique et la naissance de la scolastique.

En réalité, on ne peut dissocier de *La théologie au XII^e siècle* la conférence tenue à Montréal en 1968, *L’éveil de la conscience dans la civilisation médiévale* « dans laquelle le Père Chenu montre chez les penseurs et les poètes du XII^e siècle la découverte d’une intériorité plus profonde dans plusieurs domaines : conscience morale, amour, connaissance de soi, caractère personnel de la foi »²³³.

On peut donc considérer que le contenu de ce livre date des années 1950 tout comme l’*Introduction à l’étude de saint Thomas d’Aquin* – réédité trois fois jusqu’en 1974 – et la troisième édition de *La théologie comme science au XIII^e siècle*.

Le Père Chenu a longtemps enseigné l’introduction à saint Thomas tant au Saulchoir qu’au Canada. Son *Introduction à l’étude de saint Thomas d’Aquin* – rééditée trois fois jusqu’en 1974 – est une mise au net de ses cours sur le docteur angélique. Selon L.-J. Bataillon, il s’agit là du « meilleur guide pour ceux qui veulent s’initier à l’œuvre du maître médiéval. Il s’agit en effet d’un ouvrage écrit dans une visée résolument pédagogique, comme le montrent les *Notes de travail* qui terminent chaque chapitre et dans lesquelles sont donnés bibliographie, sujets de travaux scolaires et pistes de recherche. Thomas d’Aquin y est systématiquement remis dans son milieu de vie »²³⁴.

²³². J. JOLIVET, *a.c.*, p. 385.

²³³. L.-J. BATAILLON, *a.c.*, p. 453.

²³⁴. *Ibidem*, p. 453-454. Bataillon reconnaît tout de même que cet ouvrage a été détrôné par *Saint Thomas d’Aquin et la théologie*.

De ces trois ouvrages contemporains, les deux derniers cités analysent des constructions théoriques en les rapportant à leurs instruments et environnements au sein même de leur propre sphère. Le troisième étend et approfondit l'examen en le portant sur les conditions historiques et sociales. Son « Avant-propos » formule une prise de position méthodologique : « L'histoire, croyons-nous, doit atteindre les sous-sols des textes, des controverses, des systèmes, des génies eux-mêmes, s'il est vrai que le génie est celui dont les paroles ont plus de sens qu'il ne pouvait leur en donner lui-même »²³⁵.

Dans ses études sur le 12^{ème} siècle, le Père Chenu préfère mentionner les théologiens et philosophes qui ont su joindre vigueur spéculative et sens chrétien du mystère. C'est le cas de Hugues et de Richard de Saint-Victor et surtout de son cher Alain de Lille²³⁶.

Son soutien moral et intellectuel aux prêtres-ouvriers est depuis longtemps notoire lorsqu'il publie, comme à la dernière minute, en février 1954, son article de théologien sur *Le sacerdoce des prêtres-ouvriers*, article qu'on dit être à la base – en fait la décision était naturellement bien prise avant cet article – de l'ensemble des mesures qu'Emmanuel Suarez, maître de l'ordre des dominicains, prit alors à l'égard des provinciaux et de plusieurs religieux français²³⁷.

En effet, les uns et les autres, dans leurs itinéraires insolites, rencontrent des communistes, souvent dévoués et efficaces ; et ces « amitiés rouges » provoquent peu à peu chez

²³⁵. J. JOLIVET, *a.c.*, p. 384.

²³⁶. Cf. M.-D. CHENU, *La théologie au XII^e siècle*, 1957, p. 336-337 ; 399-403.

²³⁷. L'expérience des prêtres-ouvriers vécue par les religieux français – jésuites, dominicains ou capucins – était considérée par certains évêques français ou romains comme un terrain favorable de l'infiltration des idées communistes, mettant la foi de l'Église en danger (cf. Y. TRANVOUEZ, *Modernité et nouvelle chrétienté dans le catholicisme français (1926-1956). Trois approches*, Paris IV, 1985, p. 20 s.). Ainsi, le 1^{er} juillet 1949 paraissait le décret du Saint-Office interdisant la collaboration des catholiques avec les communistes. C'est en ce sens que s'inscrit le décret du cardinal Pizzardo, préfet de la Sacrée congrégation des séminaires et des universités, à tous les archevêques et évêques de France pour défendre de manière absolue à tous les élèves des séminaires de France, sans aucune exception, de s'engager comme stagiaires en des travaux de quelque genre que ce soit. Cette requête sera suivie par l'ordre du Père général des jésuites, Janssens, aux prêtres-ouvriers jésuites de quitter leur travail en usine. Quant au maître général des dominicains, Manuel Suarez, il demanda aux prêtres-ouvriers dominicains de quitter le travail pour le 1^{er} mars. Mais, c'est le 9 février 1954 que les théologiens dominicains Chenu, Congar, Féret et Boisselot étaient mis à l'écart. Les trois provinciaux dominicains : Avril (Paris), Belaud (Lyon) et Nicolas (Toulouse) étaient démis de leur fonction. C'est au 1^{er} mars 1954 que les évêques avaient imposé aux prêtres-ouvriers de quitter les usines et les chantiers. En effet, selon F. Leprieur, « en ces temps où l'Église catholique se sent assiégée et réclame de tous ses religieux, notamment, l'indéfectible défense de ses intérêts, toute recherche doctrinale, pourtant légitime, ou toute initiative pastorale un peu neuve risquent d'être ressenties comme des écarts préjudiciables, et même comme l'expression d'un affaiblissement intolérable. L'ordre de Saint-Dominique dispose d'un cadre institutionnel unique. Une exception en laquelle bien des observateurs sourcilieux ou inquiets – évêques français ou prélats romains – voient la garantie d'une liberté potentiellement dommageable, pouvant s'infléchir jusqu'à l'insubordination, voire l'anarchie » (F. LEPRIEUR, *Quand Rome condamne*, p. 13).

certains des glissements idéologiques : de former à lutter contre les communistes on en vient à vouloir faire aussi bien qu'eux, et on finit par travailler avec eux, si ce n'est sous leur direction. C'est cette logique de l'action militante qui transforme le conquérant en compagnon de route²³⁸.

L'arrêt brusque de l'expérience des prêtres-ouvriers inspirera le Père Chenu dans la rédaction de *Pour une théologie du travail* en 1955. En réalité, cet ouvrage est le fruit de son engagement apostolique. Les problèmes de la sociologie du travail le retinrent particulièrement. Traduit en plusieurs langues, cet ouvrage fut un manuel non négligeable au service soit des sociologues scientifiquement outillés heureux de pouvoir dialoguer avec un théologien, soit des pasteurs ou aumôniers, plus nombreux encore, que ces textes aidèrent à mieux entrer dans les nouveaux problèmes du monde moderne du travail²³⁹. Certains textes qui en composeront les chapitres datent de 1947. La clé de l'ouvrage, « c'est la loi même de l'économie de la révélation que Dieu se manifeste par et dans l'histoire », que l'éternel s'incarne dans le temps où seulement l'esprit de l'homme le peut atteindre.

Or, selon J. Jolivet, le thème de l'incarnation, sur lequel Chenu revient si souvent, sous-tend toute une autre part de son œuvre : celle où il expose sa théologie de la société et du travail, qui de ce fait est consonante à sa conception de l'histoire de la pensée médiévale²⁴⁰. Avec le concept d'incarnation, dont l'origine est théologique, il n'y a plus de région dans la matière qui ne soit pénétrée de la « sagesse créatrice ».

En d'autres termes, si la matière telle que la conçoit Chenu à la suite de Thomas d'Aquin n'est pas celle d'Aristote, c'est à cause des premiers versets de la Genèse. La matière est créature de Dieu. Pour la même raison sa conception des émergences où la matière historique provoque les constructions doctrinales diffère de celle du matérialisme dialectique. Toutefois, « l'explication sociale » de la démarche de saint Thomas dont s'inspire le Père Chenu « ne réduit en rien sa densité mystique, puisqu'au contraire elle manifeste la très efficace incarnation »²⁴¹. Ainsi, création et incarnation sont, selon Chenu, les deux instances qui confèrent à la matière « dignité » et « spiritualité ».

Comme on peut bien s'en rendre compte, la *Spiritualité du travail*, *Le sacerdoce des prêtres-ouvriers* et *Pour une théologie du travail* ont influencé *Pour une théologie de la*

²³⁸. Cf. Y. TRANVOUEZ, *o.c.*, p. 150-199.

²³⁹. Cf. H.-M. FERET, *Dans les cheminements de la sagesse*, dans *L'hommage différé au Père Chenu*, p. 228-229.

²⁴⁰. Cf. J. JOLIVET, *a.c.*, p. 390.

²⁴¹. M.-D. CHENU, *Saint Thomas d'Aquin et la théologie*, 1959, p. 14.

matière (1967). La matière y est notamment désignée comme la « seconde implication ontologique de l'histoire », la première étant le temps²⁴². Chez Marie-Dominique Chenu, « matière et travail », « travail et histoire », sont des concepts associés. Il suffit d'en saisir un pour se retrouver dans leur circularité.

C'est ce qu'il explicite dans *Saint Thomas d'Aquin et la théologie*, que lui-même considérait comme étant l'œuvre « la plus expressive » de sa pensée, ouvrage promis à un plus large succès et paru dans la collection « Maîtres Spirituels » en 1959²⁴³. Cette oeuvre expose le fondement de sa spiritualité. Elle rappelle que « l'ordre des natures est référence à la sagesse créatrice de Dieu »²⁴⁴. Par ailleurs, le Père Chenu consacre plusieurs pages à l'anthropologie – « l'homme et la nature »²⁴⁵. Le point capital en est que l'anthropologie s'oppose au platonisme sous ses diverses formes : l'homme n'est pas « une âme qui habite un corps et le meut ». Il est « âme incarnée et corps animé » ; « esprit et matière se font exister, se constituent, se soutiennent, se déterminent l'un l'autre »²⁴⁶.

Dans *Saint Thomas d'Aquin et la théologie*, le Père Chenu met en garde contre l'anachronisme, voire la falsification du sens de l'histoire²⁴⁷. Il n'est donc pas surprenant qu'il reprenne la formule « dignité de la matière » comme sous-titre de *Situation humaine : corporalité et temporalité* (1960), formule que l'on retrouvera dans *Théologie de la matière*. Selon A. Duval, de son exil rouennais au concile Vatican II, le Père Chenu écrivit au moins quatre-vingt articles²⁴⁸.

La recherche théologique entreprise par le maître du Saulchoir est aussi marquée par son histoire personnelle et la problématique qui prévaut dans son milieu pour affronter la même préoccupation : favoriser la rencontre de l'Évangile pour les hommes de son temps.

²⁴². IDEM, *Théologie de la matière*, 1967, p. 52.

²⁴³. Notons que, quel qu'ait été son intérêt pour le XII^e siècle, le Père Chenu est avant tout un fervent de saint Thomas d'Aquin. Pour s'en convaincre, il suffit de voir la table des auteurs de *La théologie au XII^e siècle* et de constater que l'entrée « Thomas d'Aquin » est plus fournie que la plupart de celles des maîtres médiévaux du siècle étudié.

²⁴⁴. M.-D. CHENU, *Saint Thomas d'Aquin et la théologie*, 1959, p. 117. De *Saint Thomas d'Aquin et la théologie*, le Père Chenu lui-même écrivait : « C'est peut-être ce que j'ai écrit de meilleur » (Cité par J. JOLIVET, *Les études consacrées par le Père Chenu au Moyen Âge*, dans *Marie-Dominique Chenu : Moyen Âge et Modernité*, Paris, Cerf, 1997, p. 80).

²⁴⁵. Il s'agit d'un sous-chapitre de *Imago Mundi*, p. 120-125.

²⁴⁶. *Ibidem*, p. 122.

²⁴⁷. Cf. J.-C. SCHMITT, *L'œuvre de médiéviste du Père Chenu*, dans *RSPT* 81 (1997), p. 399.

²⁴⁸. Cf. A. DUVAL, *a.c.*, p. 19-20.

Ainsi a-t-il eu « conscience des lacunes de nos connaissances sur le milieu intellectuel du XIII^e siècle pour ne pas chercher à en combler quelques-unes »²⁴⁹.

La réhabilitation du Père Chenu au cours du concile, son comportement critique et « prophétique » en son sein inaugurent le début d'un accueil fécond de ses orientations théologiques et pastorales dans différents milieux chrétiens. En dépit d'affirmations contraires, A. Duval persiste et signe que c'est bien de lui que sont venues l'initiative et la rédaction d'un message à tous les hommes qui fut lu à l'ouverture du Concile, le 20 octobre 1962, même si le texte du message ne correspond pas exactement au texte que, sur requête du cardinal Liénart, le Père Chenu avait lui-même préparé²⁵⁰.

Les pères conciliaires auraient en effet laissé tomber quelques idées de Chenu tel que l'engagement des pères à « faire leurs les mots et les inspirations du pape Jean XXIII » à propos « des buts et de l'inspiration du concile ». Jean XXIII parlait « d'attitude pastorale » et non « dogmatique ». De même, ils auraient supprimé du texte préparé par Chenu la référence à « la conjoncture historique de l'humanité », comme le contexte dans lequel Vatican II va se célébrer. Aussi la perspective d'une union pleine entre l'Église catholique romaine et les « communautés chrétiennes séparées » aurait presque disparu. Cependant les pères ont conservé la citation de *Mater et Magistra* en édulcorant un peu sa signification percutante²⁵¹. Des années après, Marie-Dominique Chenu dira tout simplement à Jacques Duquesne : « Ils ont trempé mon gosse dans l'eau bénite »²⁵².

Malgré ces corrections, Congar reconnaît que son confrère fut actif au concile Vatican II : « Mais le Père Chenu voyait beaucoup de monde, écrit-il; il allait tous les jours à la salle de presse. Il commentait les textes et les événements, de sorte qu'il a ainsi contribué à une formation de l'opinion »²⁵³.

²⁴⁹ L.-J. BATAILLON, *a.c.*, p. 452.

²⁵⁰ *Ibidem*, p. 20-21; cf. aussi les témoignages de G. ALBERIGO, *Cristianesimo nella storia*, de février 1990, p. 1-3, et du Père Y. CONGAR, *Journal d'un théologien et Mon Journal du concile*.

²⁵¹ G. ALBERIGO, *Marie-Dominique Chenu à Vatican II*, dans *Marie-Dominique Chenu : Moyen Âge et modernité*, p. 161. Le *Message au monde* est un texte non négligeable pour le lancement des travaux du concile Vatican II. Bien qu'il ne lui ait pas donné tout de suite une identité, le *Message* aurait sensibilisé les évêques et autres participants au concile aux problèmes de l'humanité contemporaine et posé de façon explicite la nécessité d'une orientation synthétique du concile.

²⁵² M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 178. Chenu parlait de son texte initial, *Message au monde*, proposé aux Pères conciliaires.

²⁵³ Y. CONGAR, *Hommage au Père M.-D. Chenu*, dans *RSPT* 75 (1991), p. 362. Bien qu'il soit tenu en marge de Vatican II, Chenu a soutenu, par exemple, la tentative de faire nommer par Jean XXIII un évêque oriental dans la Commission doctrinale, il a rédigé une note à propos de la méthode à suivre dans les Commissions conciliaires pour évaluer les amendements, il est appelé à donner des conférences ça et là (cf. le *Journal du Père*

Par ailleurs, beaucoup de ses ouvrages qui furent suspectés avant le concile – exemple *Pour une théologie du travail* –, se virent publiés à nouveau, parfois même traduits en d'autres langues. L'ambiance excitante du concile aurait conduit Chenu à reprendre dans un recueil les plus importants de ses articles éparpillés sur une quarantaine d'années. Cela aboutit en 1964 à la publication de deux volumes : *La Parole de Dieu*. Vol. I : *La foi dans l'intelligence – Saint Thomas et la pensée médiévale* ; Vol. II : *L'Évangile dans le temps* (Écrits pastoraux), Paris, Cerf, 1964. Ces deux volumes manifestent la continuité du Père Chenu dans son écoute du monde. Le deuxième – *L'Évangile dans le temps* – est pour nous le plus intéressant des deux volumes. Ce n'est pas une œuvre méthodiquement construite, résultat d'un moine. Ce volume rassemble presque uniquement des articles « occasionnels », parfois des notes de deux ou trois pages.

L'Évangile dans le temps balise trente-cinq années du catholicisme français, douloureux et glorieux, souvent dramatique. L'histoire du catholicisme français, Chenu l'a vécue au niveau le plus modeste, celui qu'on appelle « la base » : pentecôte de la J.O.C, guerre et captivité, poussée missionnaire et libération, premiers essais de socialisation, naissance de nouveaux peuples libres, problème du sacerdoce et printemps du Concile. Le Père Chenu a vécu ces événements en théologien, mais du dedans, « engagé ». La preuve en est que les solidarités affirmées dans l'espérance et la lutte l'ont conduit à la solidarité totale dans l'épreuve, comme s'il avait joué avant Vatican II, la profondeur et le risque de l'insertion de l'Évangile – et de la théologie – dans le temps. Comme pour savourer sa satisfaction après le concile Vatican II, le Père Chenu écrira *Peuple de Dieu dans le monde* en 1967, sans doute en écho à *Gaudium et spes*.

Il convient de mentionner aussi à côté des œuvres proprement dites de Chenu, les entretiens et témoignages dans lesquels il s'est ouvert de sa méthode historique et de sa conception de l'histoire²⁵⁴. On peut souligner le dialogue avec Jacques Duquesne, en 1975, sous le titre *Un théologien en liberté* ou l'entretien avec Claudio Zanchettin, intitulé *Le salut est dans l'histoire*, publiés tous les deux aux éditions le Centurion à la même année. L'interview avec Pierre Desgraupes, paru en 1977 aux éditions Grasset et Fasquelle, sous le titre de *La foi lézardée*, dans *Le mal du siècle*, mérite aussi d'être soulignée. Parmi les nombreux témoignages, on ne peut oublier les *Mélanges* de 1967, dressant la liste de ses travaux ; *L'hommage différé au Père Chenu*, publié peu après sa mort en 1990, et dans lequel

Chenu au concile, 30 oct. ; 9 nov. et 27 nov. 1962, dans les archives du Père Chenu au couvent Saint-Jacques à Paris. Non publié).

²⁵⁴. Cf. J.-C. SCHMITT, *a.c.*, p. 398.

le Père Chenu s'exprime, dans la postface, longuement sur sa méthode. On trouve également de bons témoignages dans *Le Journal d'un théologien* (1946-1956) du Père Congar, publié en 2000. L'article de ce compagnon de route du Père Chenu dans *Bilan de la théologie au XX^e siècle*, publié en 1971, occupe une place à part.

Afin de cerner la pensée de Chenu et son évolution, il convient aussi de se référer à la multitude d'articles qu'il publia dans différentes revues et journaux, dont il fut soit éditeur, soit collaborateur. C'est le cas de *Témoignage Chrétien*, ou encore de *Ciencia Tomista*, qui lui rendirent de vibrants hommages après sa mort.

S'il fallait la considérer en détail, la liste, dans les ouvrages collectifs, d'études du Père Chenu qui furent traduites, serait interminable. C'est donc à travers l'ensemble de ces écrits que la divulgation d'une pensée puissante a été rendue possible, à un moment où la période post-conciliaire entraînait un début de désenchantement, provoqué par certaines interprétations ambiguës.

Les écrits du Père Chenu servirent « d'aliment essentiel » aux groupes et mouvements les plus actifs de l'Église de son temps : Action catholique, Mission Ouvrière, J.O.C., etc. *Pour une théologie du travail*, par exemple, alimenta les espérances de petits cercles de militants catholiques et aura aussi un impact sur les membres de la résistance anti-franquiste en Espagne.

Quand on observe le rythme avec lequel Marie-Dominique Chenu publia ses ouvrages, il y a lieu de se demander s'il ne serait pas plus adéquat de parler des « pensées » du Père Chenu plutôt que de « sa pensée »²⁵⁵. Car, plusieurs de ses écrits ont dû être retouchés. Ceci nous fait penser parfois à une évolution de sa pensée. En fait, en étudiant les œuvres du Père Chenu, on est tenté grandement de vouloir opposer le théologien Chenu à Chenu l'historien ou le médiéviste. Toutefois, il sied de remarquer que « pensées » ou « pensée » sont valables quand il s'agit du Père Chenu.

Une homogénéité complète semble s'observer dans les écrits et dans la vie du théologien dominicain. D'ailleurs, le Père Chenu lui-même insista beaucoup là-dessus avec énormément de vigueur. On se souviendra de cette anecdote qu'il raconta à Jacques Duquesne. Le Père Chenu fut accueilli pour faire une conférence dans un grand séminaire par le supérieur qui ne le connaissait pas bien. Devant l'hésitation du supérieur à le présenter aux séminaristes, Chenu déclara : « Il y a deux Chenu ». « Un vieux médiéviste qui fait de la paléographie, et

²⁵⁵. Le terme de « pensée » plaisait au Père Chenu, car il donnait un aspect total à l'étude et la situait dans un tissu vivant.

une espèce de gamin qui court dans les tranchées de la sainte Église. Votre supérieur ne sait pas lequel est venu. Il est donc un peu inquiet. Eh bien ! ne le soyez pas : Chenu et Chenu ne sont qu'une seule et même personne ». Il poursuit « M. le supérieur est donc ce soir un peu hésitant, malgré la cordialité de son accueil, car il se demande lequel des deux Chenu est venu. 'Eh bien, continua-t-il, sachez d'abord qu'il n'y a qu'un seul et même Chenu, heureux de venir ce soir vous parler de ce qu'il porte de plus cher, précisément au point où se rencontrent en vous la plus sereine étude théologique et la plus apostolique impatience de l'Évangile'. Et je fis, poursuivit-il, un exposé de la nature, des lois, des exigences rigoureuses de la théologie, en pleine communion, par cela même, avec l'Évangile dans le monde du XX^e siècle. Il me plaît de dire que M. le supérieur prit avec le plus confiant sourire ma présentation humoristique, et trouva saine et solide, y compris pour ses séminaristes, ma conception de la théologie ». Et Chenu de conclure son anecdote : « J'ai fait toute ma conférence sur ce thème. Et le supérieur en a été très content »²⁵⁶.

En fait, à travers l'unité paradoxale de deux personnages, de deux engagements, c'est en effet l'unité d'un savoir qui se manifeste. S'il n'y a qu'un seul Chenu, c'est qu'il a reçu la grâce d'une théologie unifiée autour de la Parole de Dieu dans le monde, « présence là où l'Esprit continue aujourd'hui, dans la personnalité des hommes, individus ou collectivités, l'Incarnation de Jésus-Christ »²⁵⁷.

Nous pourrions parler, au sujet de la pensée du Père Chenu, d'une constante perméabilité du présent et du passé. Mais les comparaisons entre l'un et l'autre restent le plus souvent implicites, d'autant qu'il se méfie de tout ce qui pourrait sembler réducteur. Cependant, si on peut parler d'un métier pour le Père Chenu, ce serait le métier de théologien, mais un métier dans lequel il fera entrer tout son « instinct » d'historien et de pasteur. Tout précisément, le Père Chenu se sent historien parce qu'il a choisi le métier de théologien et parce que pour lui « le salut est dans l'histoire »²⁵⁸.

Rappelons que le Père Chenu ne concevait ni un fonctionnement de la théologie ni une histoire de la théologie, en dehors de l'histoire des sociétés au sein desquelles cette théologie s'exprime et agit. En construisant son explication du mouvement théologique du Moyen Âge, le Père Chenu construisait en même temps sa propre théologie. Ainsi donc, quand il parle de la théologie médiévale ou de saint Thomas, c'est en fait sa manière de présenter sa propre théologie.

²⁵⁶. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 61 ; cf. IDEM, *La liberté dans la foi*, 1969, p. 8.

²⁵⁷. IDEM, *La liberté dans la foi*, 1969, p. 9.

²⁵⁸. *Ibidem*, p. 9.

Au lendemain du concile Vatican II, le Père Chenu s'installa au couvent Saint-Jacques, transféré en 1967 au 20 de la rue des Tanneries, dans le 13^{ème} arrondissement de Paris, en France. De ce beau cadre dominicain, aucune information sur l'actualité de son temps n'échappa au Père Chenu. Sa chambre était quotidiennement envahie par les coupures d'articles de journaux, par des revues. Par-ci et par-là, des notes sur des bouts de papiers, des cours, des correspondances, des anecdotes témoignent de l'esprit d'écoute et d'observation du Père Marie-Dominique Chenu²⁵⁹.

Quand nous parlons de « théologie de Marie-Dominique Chenu », il ne peut guère s'agir de traités théologiques, car il n'en a pas écrit, sauf son livre *Pour une théologie du travail* et surtout son grand recueil en deux volumes : *La Parole de Dieu*. I. *La foi dans l'intelligence* ; II. *L'Évangile dans le temps* (1964). La foi dans l'intelligence et l'Évangile dans le temps. Il s'agit d'un esprit et d'une méthode qu'il avait l'un et l'autre exposés dans *Une école de théologie : Le Saulchoir*. L'esprit et la méthode définis dans *Une école de théologie : Le Saulchoir* (1937) se retrouvent presque dans la plupart de ses écrits et conférences. La multitude d'ouvrages parus lors de son assignation à Saint-Jacques, surtout lors de son exil rouennais, n'est que la mise en application du programme qu'il avait tracé dans *Une école de théologie : Le Saulchoir*.

Du parcours de l'œuvre du Père Chenu, nous retiendrons que les philosophes et les théologiens qui nous ont précédés dans la pensée existaient de diverses manières, que chacun avait sa vie spirituelle et que pour percer le mystère de leur science, il fallait passer par les sentiers des villages et des villes et traverser la place du marché. Il n'y a pas d'action humaine, fût-elle au sommet de l'intellectualité, qui ne soit dans une situation, comme l'avaient déjà vu les Pères de l'Église ou les médiévaux. C'est dans l'histoire et dans le vécu quotidien que s'élaborent la philosophie et la théologie.

Nous pensons que la période qui va de *Une école de théologie : Le Saulchoir* (1937) jusqu'à la publication des deux volumes de 1964, *La Parole de Dieu*, est la plus essentielle dans la production théologique du Père Chenu. Car, les années post-conciliaires du théologien Chenu nous semblent moins importantes pour ses recherches tant sur le Moyen Âge que sur la modernité. Elles seront par ailleurs marquées par des publications qui dressent en quelque sorte le bilan du long mûrissement de son ministère de théologien et d'historien.

²⁵⁹. Malheureusement, le Père Chenu n'avait pas le don d'une belle écriture. La plupart de ses dernières notes sont presque illisibles (Archives du Père Chenu, couvent Saint-Jacques, Paris, L1.1966).

1.3. CONCLUSION

Il n'est pas aisé de savoir avec précision dans quelle mesure la vie et la théologie de Chenu, particulièrement sa méthode, ont été influencées par l'esprit de la crise moderniste. En effet, certains censeurs romains du Père Chenu le soupçonnaient de vouloir réintroduire la « méthode historique » en théologie, méthode qui était condamnée par le magistère vers la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle²⁶⁰. Pourtant, depuis l'apparition de cette crise jusque peu avant la convocation du concile Vatican II, le catholicisme n'avait cessé de vouloir écarter quiconque allait, au nom de l'Évangile, se rapprocher du monde contemporain.

De la Révolution française jusqu'à Vatican II, on a été en présence d'une Église « assiégée » face à la modernité. Cependant, remarquons que, selon Chenu, ce n'est pas seulement à cause des « contestations intempestives » de la modernité, mais en vertu aussi du changement d'attitude de l'Église sur « elle-même » et sur les événements du monde, que les chrétiens ont pu évoluer dans l'expression de leur foi entre la Révolution française et le concile Vatican II. Le Père Chenu est l'un de ceux qui ont accompagné l'Église dans l'harmonisation de ses relations avec le monde.

Ce qui est aussi notable chez ce théologien, c'est la cohérence de sa vie et de sa pensée. Cela, alors même qu'il a traversé une période de l'histoire prodigieusement troublée. En même temps, c'est le même Chenu qui a discerné et accompagné de véritables révolutions intellectuelles et pastorales à l'intérieur du catholicisme jusqu'à ce centre névralgique que fut le concile de Vatican II²⁶¹.

En ce qui concerne sa vie et son œuvre, nous retenons que le Père Chenu est un témoin et un acteur d'une réelle et profonde conversion de la foi chrétienne au monde et à l'histoire. Le Père Chenu est le théologien de l'histoire et le témoin des signes des temps, c'est-à-dire des « pierres d'attentes » pour la construction du Royaume. Ce chapitre a eu aussi le mérite de nous faire prendre le risque de préciser le point d'aboutissement réel de l'évolution du catholicisme, dont le théologien du Saulchoir est témoin. En effet, jusqu'à Vatican II, le catholicisme vivait sur l'héritage du concile de Trente (1545-1563). Il avait tendance à se protéger contre les périls extérieurs. On peut donc comprendre que des théologiens, comme

²⁶⁰. Sur la crise moderniste, cf. E. POULAT, *Modernistica. Horizons, physionomies, débats*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1982, 310 p. ; cf. aussi IDEM, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Tournai, Casterman, 1979, 696 p.

²⁶¹. Cf. C. GEFFRÉ, *a.c.*, p. 10.

Marie-Dominique Chenu, aient été écartés de l'enseignement, à cause du soupçon qui se porta sur eux.

Le Père Chenu a consacré une bonne partie de ses ouvrages à l'histoire des textes et des doctrines. Après avoir parcouru l'œuvre du théologien dominicain, on peut affirmer que la ligne de fond essentielle qui la traverse est dominée par l'implication réciproque de l'histoire et de la théologie. De fait, l'historicisation de la foi et de l'Église dans une fidélité inébranlable à la grande tradition constitue le thème central des écrits de Marie-Dominique Chenu. En d'autres termes, on peut dire que l'œuvre du Père Chenu est animée globalement par le souci de l'inculturation, avant la lettre, de la foi authentique de l'Église. Les intuitions centrales de cette œuvre tournent autour du dialogue entre l'Église et le monde, la théologie de l'incarnation et des signes des temps, la présence dans l'histoire qu'on doit lire comme un livre où on peut et on doit discerner l'intelligence de la foi.

Néanmoins, nous avons remarqué que l'œuvre de Chenu ne dit rien, ou presque, sur les thèmes de la croix, de la résurrection du Christ, de l'espérance ou de l'eschatologie. Elle nous a donné l'impression de verser parfois dans un humanisme qui tend au naturalisme. Il nous semble que c'est l'une des sources de la méfiance des autorités ecclésiastiques vis-à-vis de cette œuvre.

Nous aimerions conclure ce chapitre en rappelant et en soulignant que la vie et l'œuvre de Marie-Dominique Chenu nous révèlent une grande unité tout en gardant cette complexité qui caractérise la vie des personnes, des groupes et même des idées. Enfin, quand on analyse la vie et les ouvrages du théologien dominicain, « on y entend bien vibrer l'homme Chenu, chaleureux, généreux, fraternel, qui a frappé tous ceux qui au cours de sa longue vie, ont pu l'approcher »²⁶².

²⁶². G. BEDOUELLE, *Introduction*, dans *Marie-Dominique Chenu : Moyen Âge et modernité*. Colloque organisé par le département de la recherche de l'Institut Catholique de Paris et le Centre d'Études du Saulchoir à Paris (le 28 et 29 octobre 1995), sous la présidence de Joseph Doré et Jacques Fantino, Paris, Cerf, 1997, p. 8.